

Nom : Reynaerts

Prénom : Manoé

Affiliation : Maître-Assistant en Philosophie à la Haute Ecole Libre de Bruxelles Ilya Prigogine, Doctorant en Philosophie à l'Université Catholique de Louvain et ayant pour directeur de thèse Marc Maesschalck

Adresse postale : Rue Albert meunier 75, 1160 Bruxelles

Numéro de téléphone : 0489/80.28.38.

Adresse e-mail : manoereynaerts@gmail.com

Phénoménologie de l'esprit : le corps propre et la constitution de l'expérience subjective

Abstract : All phenomenology of mind is, at one time or another in its development, confronted with the question of subjectivity. Similarly physiological analysis of consciousness can not simply ignore the question of the Self. These two sciences bring strong specific knowledge, but it seems difficult to unified them without causing major inconsistencies within each ones. Yet a fundamental philosophical concept seems to introduce a certain community of point of view : action. Therefore our goal is to establish a phenomenological reflection in dialogue with a physiology of the action around the question of Self-consciousness understood as Embodied mind or, more precisely, as « Leib ». To do this, we will seek to understand how the concept of action, as a perceptual essential component, could help define a particular expression or phenomenalization of the subjectivity in relation with the world.

Keywords : Self-consciousness, Embodied mind, Phenomenality, Naturalizing phenomenology, Transcendental philosophy

Origine et fin de toute chose, comme une mélodie délicatement pianotée, la conscience joyeusement esquisse les contours d'une réalité et, cependant qu'irréremédiablement le temps va s'écoulant, d'un même mouvement elle l'accompagne : accélérant sa course elle s'y précipite, languissant son rythme elle s'y enrobe, mais marchant maintenant d'un vif élan annonciateur la conscience s'y concentre et, saisissant l'éclat de lumière à l'horizon avant même son apparition, elle pressent alors, qu'en elle seule, l'événement naîtra ; Temps et Conscience sont intimement liés et, si assurément le premier semble détenir la seconde, il n'en est rien pourtant, car songeons à ceci que si en dehors du temps rien ne peut effectivement exister, sans la conscience, l'existence elle-même ne serait plus. C'est pourquoi si le temps est la condition d'existence de toute chose, y compris donc de la conscience qui s'y ressaisit comme conscience de soi temporalisée, inversement le temps ne serait rien si, dans ses formes et variations, il n'était pas relatif à une conscience de soi qui l'éprouve diversement. En étant la condition *des* manifestations *des* temporalités (et non pas du temps en général), dans un retour d'effort, toute conscience de soi s'ouvre et se provoque elle-même

dans la compréhension du fait que, inévitablement, elle est l'instance signifiante, celle depuis laquelle et relativement à laquelle le déploiement du temps s'adresse comme déploiement de *son* temps. Comment donc, dans le cadre de cette réflexion, une phénoménologie de l'esprit, discipline hautement concernée par la question de la phénoménalisation et de ses spécifications, pourrait-elle se rendre possible l'analyse d'une telle dynamique expérientielle de la conscience de soi, et ce, tant du point de vue de l'intimité que de la communauté d'expériences qu'elle offre à vivre cette relation ? Il nous semble que pour répondre clairement et justement à cette question, il est nécessaire que la phénoménologie s'entretienne avec une certaine expression récente de la physiologie. Car, ce faisant, elle s'offrira la possibilité de réinvestir quelques-unes de ses notions et intuitions majeures et/ou de les vérifier à l'aune des avancées expérimentales de la physiologie de ces dernières décennies. Songeons, par exemple, comment une critique dialogique autour des notions de *corps propre*, d'*action* et d'*intentionnalité* ou encore d'*intersubjectivité* pourrait enrichir considérablement la diversification des approches et des vues des deux sciences ici en dialogue. Fort heureusement, les démarches en ce sens, ce font aujourd'hui de plus en plus abondantes ; saluons-en quelques-unes à titre d'exemple : *Les Neurones miroirs* de Giacomo Rizzolatti et de Corrado Sinigaglia, *Le Sens du mouvement* d'Alain Berthoz, *Phénoménologie et physiologie de l'action* d'Alain Berthoz et Jean-Luc Petit, *Esthétique et complexité II : Neuroscience, évolution, épistémologie, philosophie* dirigé par Zoï Kapoula, Louis-José Lestocart et Jean-Paul Allouche, *L'autre Moi-Même : Les nouvelles cartes du cerveau, de la conscience et des émotions* d'Antonio Damasio, ou encore *L'inscription corporelle de l'esprit* de Francisco Varela, d'Evan Thompson et d'Eleanor Rosch. Assurément ces quelques ouvrages ne sont aucunement exhaustifs de l'ampleur des recherches menées aujourd'hui qui s'attellent à mettre en relation phénoménologie et neurosciences, mais ils ont pourtant en commun de réserver, dans leur analyse physiologique de l'expérience phénoménologique *vécue*, une place prépondérante au rôle constitutif de l'action dans l'acte du percevoir en général, c'est-à-dire d'une prise en considération d'une activité fondatrice de la conscience kinesthésique activement constitutive d'une spatio-temporalité dynamique et intimement liée aux pouvoirs de son corps propre. C'est pourquoi sans établir une équivalence entre les diverses théories de ces auteurs, nous pouvons néanmoins leur reconnaître une certaine communauté d'esprit. L'intérêt d'une telle approche est donc majeure lorsqu'il s'agit d'en comprendre les enjeux et les répercussions épistémologiques, phénoménologiques et, plus généralement, scientifiques. Car, si l'antique problème du corps et de l'esprit hante encore les sciences humaines les plus contemporaines qui soient, il semble qu'aujourd'hui plus que

jamais les mystères de la conscience se laissent entrevoir par l'intermédiaire de l'analyse du corps matériel et, cependant que nous lui dérobons ses secrets, des profondeurs nouvelles s'annoncent à l'horizon. Songeons simplement à cette réalité ambiguë, ni vraiment corps ni vraiment esprit et, on ne peut pourtant plus réelle, qu'est le corps propre et l'identité subjective qui lui est consubstantielle. Un corps qui n'est pas ce corps de la physicalité, mais qui pourtant ne pourrait complètement s'en abstraire, un corps virtuel auquel plus qu'à ma chair *je me lie* comme à moi-même et que pourtant je ne peux voir directement, un corps donc fort obscur, mais dont l'immédiateté et l'omniprésence affective m'assure d'exister indubitablement. Confronté à cette problématique hautement philosophique, l'intérêt des études précitées consiste précisément en ce qu'elles initient leurs recherches depuis ce point de départ qu'est l'expérience vécue telle que le corps propre la circonscrit. Qu'est-ce à dire, sinon qu'elles reconnaissent à la dynamique et la structure de cette singulière entité d'édifier la cognition et, plus généralement, la conscience depuis une réalité dont la conscience est elle-même partie prenante. Autrement dit, l'agentivité de la subjectivité, intimement liée à l'activité du corps propre, s'assure à elle-même d'être son propre fondement et la condition de détermination de toute conscience possible. En un mot, ces programmes de recherche initient une compréhension de la conscience comme expression d'une perception-action.

Ainsi pouvons-nous lire dans l'ouvrage de Francisco Varela, alors qu'il introduit son concept clé d'*énaction* :

« {Explicitons ce que nous entendons par cette expression d'*action incarnée*. Par le mot *incarnée*, nous voulons souligner deux points : tout d'abord, la cognition dépend des types d'expérience qui découlent du fait d'avoir un corps doté de diverses capacités sensori-motrices ; en second lieu, ces capacités individuelles sensori-motrices s'inscrivent elles-mêmes dans un contexte biologique, psychologique et culturel plus large. En recourant au terme *action*, nous souhaitons souligner une fois de plus que les processus sensoriels et moteurs, la perception et l'action sont fondamentalement inséparables dans la cognition vécue. En effet, elles ne sont pas associées dans l'individu par simple contingence : elles ont aussi évolué ensemble {...} (1) la perception consiste en une action guidée par la perception ; (2) les structures cognitives émergent des schèmes sensori-moteurs récurrents qui permettent à l'action d'être guidée par la perception} »¹

¹ VARELA. F & THOMPSON. E & ROSCH. E., *L'inscription corporelle de l'esprit : sciences cognitives et expérience humaine*, trad. V. Havelange, Paris, éd du SEUIL, 1993, pp. 234-235.

Selon la théorie de l'enaction, le point de référence n'est donc pas exclusivement ou le monde ou le sujet, mais bien la structure sensori-motrice du sujet (donc la manière dont le système nerveux relie les surfaces sensorielles et motrices), c'est-à-dire la manière dont le sujet percevant est inscrit dans un corps qui est d'emblée en relation avec un environnement émergent relativement aux propriétés dynamiques de ce corps. Autrement dit, la théorie de l'enaction défendue par Varela se propose d'appréhender la conscience selon l'analyse des principes expliquant les manières dont l'action peut être perceptivement guidée dans un monde évoluant relativement au sujet de la perception. L'idée essentielle de ce concept d'enaction consiste donc en ceci que par l'intermédiaire du corps tel qu'il se définit par sa dynamique sensori-motrice et la subjectivité qui y est inscrite, sujet et objet co-évoluent relativement l'un à l'autre dans une relation dynamique fondée sur l'activité de l'organisme vivant et conscient dans un environnement se faisant sien au rythme de l'exploration dudit organisme. L'expérience menée par Held et Hein (1958) sur deux groupes de chatons élevés dans l'obscurité avant d'être exposés à la lumière est, à ce titre, assez éloquente. Le premier groupe de chatons fût autorisé à se déplacer normalement, à ceci près que, leur était attelé dans un panier le second groupe de chatons. Les deux groupes partageaient donc la même expérience visuelle, mais à l'exploration active du premier groupe, était substituée une réception visuelle passive au second, puisque ce dernier voyait son exploration dépendre des mouvements exploratoires du premier groupe, sans même pouvoir se mouvoir lui-même de son propre chef. Lors de la remise en liberté de la totalité des chatons, le premier groupe se comportait normalement, alors que les chatons du second se conduisaient comme s'ils étaient aveugles : ils se cognaient, trébuchaient ; car contrairement au premier, ils n'avaient pas guidé visuellement l'action dirigée vers eux au moyen d'un mouvement volontaire et exploratoire mobilisant leur organisme. Cette expérience témoigne du caractère décisif de l'action sur la perception. Afin d'explicitier davantage sa théorie, Varela se réfère également aux résultats obtenus lors d'une étude menée par Bach y Rita (1962) auprès d'êtres humains cette fois-ci. Munis d'une caméra vidéo qui peut stimuler des points multiples de la peau au moyen de vibrations produites par une activation électrique, des aveugles avaient pour tâche d'explorer leur environnement. Les images formées par la caméra furent mises en correspondance avec les schèmes de stimulation de la peau, afin de se « substituer » à la vue. L'expérimentateur observa que les motifs projetés sur la peau ne possédaient pas de contenu « visuel », tant que l'explorateur n'adoptait pas un comportement exploratoire actif, par lequel il dirigeait la caméra vidéo au moyen de mouvements de la tête, des mains ou du corps. Adoptant cette

attitude active, l'explorateur n'interpréta plus les sensations de la peau comme des stimulations corporelles, mais comme des images projetées dans l'espace environnant et explorées par le « regard » de la caméra vidéo dirigée corporellement : il y a donc enaction d'un monde par une action, Alain Berthoz dirait un « sens du mouvement », déterminant la perception de ce monde ; « nous voyons parce que nous agissons et nous pouvons agir précisément parce que nous voyons »² disait George Herbert Mead. Quoique n'ayant pas recours à ce concept, les études menées sur les neurones miroirs par Giacomo Rizzolatti et Corrado Sinigaglia rendent compte d'observations similaires. Ainsi, rencontre-t-on dans l'analyse de la spécificité, de la sélectivité, de la répartition anatomique et fonctionnelle des neurones de l'aire F5 (homologue de l'aire du cortex prémoteur humain) et AIP (aire intrapariétale) chez le singe, cette même idée directrice jouée par l'action dans la constitution perceptive de l'objet :

« {un voir *avec* la main, par rapport auquel l'objet perçu apparaît immédiatement codé comme un ensemble déterminé d'*hypothèses d'actions*. La congruence entre la sélectivité visuelle et la sélectivité motrice des neurones des aires F5 et AIP montre, en effet, qu'au-delà des paramètres destinés à en régler l'exécution effective, et indépendamment de cette dernière, les actes potentiels évoqués (saisir une tasse) préfigurent un sens à l'objet « perçu » qui concourt à le déterminer comme *tel ou tel objet saisissable par telle ou telle prise*, en lui attribuant ainsi une « valeur significative » qu'il ne pourrait avoir autrement {...} c'est comme si les neurones de F5 et de AIP réagissaient non pas à un simple stimulus, en tant que tel, c'est-à-dire à sa forme, à son aspect sensoriel, mais à la signification qu'il revêt pour le sujet en action.} »³

Bien qu'ayant des conséquences majeures sur notre compréhension de la nature de l'intersubjectivité⁴ (du moins une certaine relation intersubjective), la découverte des neurones miroirs révèle également la dimension constitutive de la praxis sur la perception objectale (pour le singe) et objective (pour l'homme). La théorie des neurones miroirs relève ce fait que la vision est une action, ou du moins qu'elle est partie intégrante d'une unité d'action l'englobant comme l'un de ses maillons préliminaires à son exécution. Aussi, lorsque

² RIZZOLATTI. G. & SINIGAGLIA. C., *Les Neurones miroirs*, Paris, Odile Jacob, 2011, p. 59

³ *Ibidem*, p. 60

⁴ Nous pensons, entre beaucoup d'autres choses, à l'identification de répertoires d'actions identiques et/ou de classes d'équivalence d'actions, d'un répertoire commun d'actions donc, entre l'agent observateur et l'agent observé, c'est-à-dire encore à la reconnaissance d'une unité de l'acte relativement à laquelle l'ensemble des mouvements séquençant cet acte dans l'espace et le temps se détermine.

nous voyons la tasse, que cette vision soit suivie ou non de l'acte d'appréhension de ladite tasse, ne change rien au fait de sa caractérisation pratique, à savoir, sa détermination selon les possibilités motrices qu'offre cet objet⁵. Autrement dit, la virtualité des possibilités motrices qu'offre la relation à un objet (même imaginé dans le cas de l'homme) caractérise la perception que nous avons de cet objet, et ce, comme le remarquait déjà Varela, d'après les pouvoirs sensori-moteurs du corps. Du reste, quoique nuanciant sa position Antonio Damasio s'accorda également avec ses vues en reconnaissant à la virtualité du corps une réalité, et ce, selon sa fameuse hypothèse des « boucles réentrantes » et du « comme si » :

« Ces neurones dits miroirs sont en effet le dispositif parfait du « corps comme si ». Le réseau dans lequel ils sont pris réalise le système de « boucle corporelle du comme si » {...} la simulation dans les cartes corporelles du cerveau, d'un état du corps qui n'a pas réellement lieu dans l'organisme {...} Les neurones miroirs nous permettent de comprendre les actions des autres en nous plaçant dans un état corporel comparable {...} notre cerveau sensible au corps adopte l'état de celui que nous prendrions si nous nous déplaçons nous-mêmes ; et ce, selon toute probabilité, non au moyen de structures sensorielles passives, mais en préactivant les structures motrices – prêtes à l'action, mais sans être autorisées à agir – et, dans certains cas, par une activation motrice réelle. »⁶

Or, ces pouvoirs sont parfois fort étonnants, car ils ne semblent pas se limiter à la stricte matérialité décrite par l'espace du corps physique. Songez aussi aux neurones bimodaux, c'est-à-dire à ces neurones dont le champ récepteur somato-sensoriel correspond pour partie à leur champ récepteur visuel. Ces neurones (de l'aire F4 : portion dorso-caudale du cortex prémoteur ventral), dont les champs récepteurs sont principalement situés sur le visage, le cou, les bras et les mains, répondent à un stimulus visuel uniquement si celui-ci est présenté à proximité de leur champ récepteur tactile, à savoir, dans cette portion d'extension commune à leur champs récepteurs somato-sensoriels et visuels. Cette structuration du système sensori-moteur explique pourquoi, par exemple, avant même que la main de notre bien-aimé ne nous caresse la joue, nous en percevons déjà la douceur dès son approche (quelques centimètres). Qu'est-ce à dire, sinon que la réalité de notre corporéité est inscrite dans les virtualités qu'offre la structure sensori-motrice de notre corps et qui, paradoxalement, dépasse dans

⁵ RIZZOLATTI. G. & SINIGAGLIA. C., *Les Neurones miroirs*, Paris, Odile Jacob, 2011, p. 58

⁶ DAMASIO. A., *L'Autre Moi-Même. Les nouvelles cartes du cerveau, de la conscience et des émotions*, trad. J-L. Fidel, Paris, Odile Jacob, 2012, pp. 128-130.

l'expérience que nous en faisons sa stricte matérialité et sa stricte individualité (par exemple, le cas de l'empathie intersubjective annoncé plus haut par Damasio). Fait autrement étrange et fascinant : pour environ 70 % des neurones bimodaux dont les champs récepteurs visuels apparaissent reliés à leurs champs récepteurs somato-sensoriels, on observe que les stimuli sont codés selon des coordonnées somatiques et non pas rétinienne, de telle sorte que lesdits champs visuels soient, en fait, indépendant de la vision à proprement parler. Autrement dit, et pour reprendre une heureuse formule titrant l'un de paragraphe d'Alain Berthoz dans son livre *Le Sens du mouvement*, il est possible, et l'expérience est quotidienne, de *Voir avec sa peau*. De voir par le sentir, sans même devoir y diriger notre regard, le stylo situé à proximité de notre main et de pouvoir nous en saisir sans moins le regarder (en vision fovéale), car précisément, relativement à l'intégration de la dynamique des positions relatives des membres de notre corps (rotation du tronc, orientation du bras, inclinaison de la tête,...) et de la position du stylo, nous percevons ce qu'il en est de cette relation. Sous le paragraphe précité et intitulé *Voir avec sa peau*, Alain Berthoz rend également compte de cette propriété bimodale de certains neurones du putamen : voyant là une confirmation de la thèse qu'il défend et selon laquelle la perception est principalement le fruit d'un acte, d'une action d'anticipation :

« {...} le visible et le tangible se conjuguent dans la perception des formes et du mouvement⁷. Ces deux modalités participent aussi de la perception du corps propre {...} Les neurones de plusieurs zones du cerveau : le putamen, l'aire corticale frontale 6 et l'aire pariétale 7b, répondent lorsqu'une cible apparaît dans certaines parties du champ visuel et ont aussi une sensibilité au toucher, c'est-à-dire déchargent lorsqu'on caresse ou effleure certains endroits de la peau ; elles sont « bimodales ». {...} si un neurone décharge lorsqu'on touche la joue du singe, le même neurone déchargera aussi si l'on approche la main de sa joue sans le toucher. Le « champ récepteur » spatial visuel correspond au « champ récepteur » tactile {...} On comprend maintenant pourquoi, lorsque j'approche la main de la joue, je sens la main sur la joue avant même que celle-ci ne me touche réellement {...} La proximité est déjà contact par anticipation de la zone du corps qui sera touchée. »⁸

L'ensemble de ces recherches et études témoignent donc du caractère constitutif de l'activité kinesthésique sur la cognition et, plus généralement, sur la conscience ; l'expression de cette

⁷ En d'autres termes, Merleau-Ponty aurait dit : « la vision est palpation pour le regard »

⁸ BERTHOZ. A., *Le sens du mouvement*, Paris, Odile Jacob, 2013, pp. 95-96

réalité pour la conscience est communément dénommée sous le terme de *corps propre* et désigne par-là la réalité phénoménologique et, bien souvent aussi physiologique, des virtualités d'une conscience s'auto-constituant activement dans l'expression de sa relation au monde, à savoir, le corps propre⁹. Aussi, réinvestissant sa théorie dans une fructueuse collaboration avec Jean-Luc Petit, les auteurs (Alain Berthoz et Jean-Luc Petit) écrirons encore que :

« {L'acte de donner sens à son corps tire son sérieux du fait qu'il prolonge, en l'explicitant, une esquisse de mouvement corporel avec comme fondement le système kinesthésique, et non une convention, en quelques sorte axiomatique, préexistante, qui aurait fixé la signification qu'on doit accorder au corps propre, une représentation parmi les autres.} »¹⁰

Ou encore :

« {La constitution du corps propre a une propriété fondamentale, à savoir que, bien que présentant un caractère d'invariance, le corps propre est modifiable en fonction de l'action en cours {...} Cet acte prend une valeur fondatrice, à la fois pour le sens de l'expérience du corps propre et par contrecoup pour la constitution pratique du monde. *Le corps propre fonctionne comme un échangeur du subjectif en objectif*, et réciproquement. Je monte dans ma voiture : la voiture devient mon prolongement. J'en descends, la voiture redevient objet extérieur. Le corps propre, cet objet curieux, va tirer parti de son statut spécial pour, à un moment donné, assimiler à soi-même un objet du monde extérieur, et ainsi donner à cette relation entre le sujet et le monde une valeur de connaissance par l'action, par la *praxis*.} »

Outre le fait donc d'insister sur le caractère global¹¹, intentionnel¹² et incarnée¹³ de la perception, ces extraits, diversement et certains plus que d'autres, amorcent l'implication d'une détermination qui, aux vues de ce qu'elle pourrait permettre de penser dans le cadre d'une phénoménologie de l'esprit, nous semble fondamentale. Il s'agit, comme nous l'avons

⁹ Autrement dit, les facultés que sont, par exemples, l'imagination ou l'anticipation deviennent, en fait, des éléments constitutifs et indissociables des pouvoirs kinesthésiques de la conscience comme corps propre.

¹⁰ BERTHOZ. A. & PETIT. J-L., *Phénoménologie et physiologie de l'action*, Paris, Odile Jacob, 2006, pp. 223-224.

¹¹ À savoir principalement, la conjugaison multimodale des sens en une perception unifiée et l'inséparabilité de processus sensoriels et moteurs dans la perception-action.

¹² À savoir principalement, le fait de la signification de l'expérience par l'intermédiaire d'une relation active avec cette dernière.

¹³ À savoir principalement, une cognition déterminée relativement aux possibilités du corps dans son environnement

vu, de la notion du *corps propre* défini très justement, mais encore partiellement, comme « échangeur du subjectif en objectif et réciproquement ». Cette notion est assurément mystérieuse car, si elle s'apparente à l'expérience proprioceptive, elle ne s'y réduit pas, de même que, liée au corps physique individuel de chacun des sujets, elle ne pourrait y être délimitée. Et s'y d'aventure nous nous interrogeons mutuellement sur ce qu'elle est, indubitablement, tous assureraient en être doués et même en être inséparables au point de conclure qu'il s'agit là en réalité de nous-mêmes, mais aucun, nous semble-t-il, ne pourrait avec certitude circonscrire l'objet dont il est en train d'affirmer qu'il est sa propre identité. Qu'est-ce à dire sinon que, eu égard à ce qui a été dit du caractère constitutif de l'action dans la perception, l'analyse du *corps propre* est ce par quoi une forme de subjectivité, une conscience de soi expérientielle immédiatement donnée et indubitable quant à son existence et à son universalité dans l'humanité (au moins), nous sera accessible matériellement ou, du moins observable empiriquement dans l'effort conjugué de l'analyse phénoménologique et physiologique¹⁴. Or, quoique profondes et incontournables aux yeux de l'avenir, bons nombres de ces recherches, pensons-nous, ne mesurent pas à leur juste valeur les conséquences existentielles qu'impliquent leurs résultats. Car, bien souvent, scientifiques et philosophes¹⁵ ignorent ou approximent seulement le savoir de l'autre. Par conséquent, dans un cas comme dans l'autre les carences et les faiblesses sont aisément décelables : généralement, les réflexions du scientifique, par méconnaissance ou par approximation grossière des grandes doctrines de l'histoire de la philosophie, paraissent en réalité aux yeux du lecteur philosophe être des lieux communs ou, du moins, semble être trop vite satisfaite de leur réponse face à une problématique terriblement profonde¹⁶ qu'est, par exemple, la (les) possibilité et la (les) condition d'objectivation de la conscience et de la subjectivité. Inversement, le scientifique sera en droit d'attendre du philosophe un langage clair, dont les intuitions lui seront, *en fait* ou *en droit*, vérifiables sinon par l'expérimentation des sciences empiriques, du moins par l'introspection ou l'analyse phénoménologique (réduction eidétique, explicitation de lois

¹⁴ Il faudrait pour cela établir les possibilités d'une naturalisation de la phénoménologie ou, du moins, d'explicitier l'épistémologie d'après laquelle une telle phénoménologie compte s'établir. Mais ce n'est pas ici le lieu pour une entreprise aussi vaste.

¹⁵ Plus souvent ces derniers que ces premiers d'ailleurs.

¹⁶ Assurément Varela accorde une importance capitale à l'expérience humaine en abordant, par exemple, les pouvoirs méditatifs de l'humanité, mais sa description phénoménologique et, comme le fait remarquer Jean-Luc Petit, sa compréhension trop imprécise de la philosophie kantienne, engendre une généralité et un caractère non-abouti à ses recherches qui, comme nous l'avons fait remarquer sont fascinantes et bienvenues dans l'histoire des sciences et leurs dialogues. De même Damasio investit la problématique de la conscience en s'initiant depuis la subjectivité et la vie, mais à nouveau quoique marquées d'un très grand intérêt, ces réflexions manquent d'une véritable teneur philosophique et, quoiqu'intéressé par la philosophie, il est aisé d'observer les limites de la compréhension que l'auteur en a ou, du moins, de son application à ses réflexions. On notera donc que ces réflexions bien que limitées lorsqu'elles s'aventurent dans le domaine qui leur est peu familier de la philosophie, n'en demeurent pas moins indispensables : les avancées de la philosophie en dépendent.

phénoménologiques,...). Mais, l'intégration de l'existentialité du corps propre implique que nous reformulions notre question en conjuguant à la temporalité kinesthésique du corps propre une temporalité existentielle, c'est-à-dire une temporalité rendant compte sous le mode de l'existence de ce que c'est que de *vivre* ainsi¹⁷. Il s'agit donc de comprendre l'importance éthique d'une telle exigence. Voici donc une première reformulation partielle du problème : Comment une phénoménologie de l'esprit fondée sur l'analyse (physiologique et phénoménologique) du corps propre peut-elle circonscrire une expression existentielle et particulière de la subjectivité ? Pour tenter d'y répondre, ou du moins d'amorcer les jalons d'une réponse¹⁸, (1) nous analyserons la nature de la relation entre le sujet et l'objet, ensuite (2) nous exposerons ce que nous nommons l'objet subjectif immédiat, et ce, en vue (3) d'établir plus nettement la distinction entre la proprioception et l'expérience du corps propre. (4) nous réfléchirons sur le caractère consubstantiel du *corps propre* et sur les conséquences d'une telle caractérisation sur la conscience de soi. (5) Enfin, nous proposerons une conceptualisation à cette caractérisation, afin précisément d'établir l'amorce d'une existentialité ainsi fondée.

1. La conscience de soi : la relation Sujet – Objet

C'est une chose communément admise que la conscience connaissante se décompose dans la relation sujet-objet et, plus précisément dans celle du sujet connaissant et de l'objet connu. Étant donné que la condition de possibilité de toute connaissance possible réside dans cette dualité constitutive, indissociable et irréductible du sujet et de l'objet, on ne pourrait exiger, dans le cas spécial de la réflexivité de la subjectivité, que le sujet puisse *en tant que tel* être objectivé, car, précisément toute objectivation n'est possible que par la supposition faite *a priori* que le sujet n'y soit pas réductible tout en y étant aussi indissociable : autrement dit, on ne peut exiger de l'entendement de saisir comme un ce dont la dualité est sa condition de possibilité. Aussi, la connaissance réflexive de soi, à savoir, la connaissance de la connaissance, demeure en réalité une connaissance de type sujet-objet, car la proposition *je connais que je connais* peut se réduire, à son tour, identiquement à la proposition plus générale *je connais* : l'une comme l'autre présuppose la distinction irréductible et indissociable du sujet et de l'objet qui est au fondement de toute connaissance possible. Cela

¹⁷ Nous ne nous y consacrerons pas ici, mais cela pourrait être le départ d'une anthropologie phénoménologique.

¹⁸ Car, l'espace nous manquera certainement.

signifie que la conscience de soi, qu'elle porte sur la connaissance d'objets extérieurs ou sur l'objet immédiat, à savoir l'expérience immédiatement vécue, n'est pas simple, mais qu'elle se décompose, comme toute connaissance, toujours en ce qui est connu et en ce qui connaît. Le sujet connaissant étant lui-même ce qui connaît, c'est-à-dire la condition de toute connaissance possible, il ne pourrait jamais devenir lui-même, *en tant que tel*, un objet de connaissance¹⁹ car il devrait alors, pour cela, se séparer du connaître tout en prétendant simultanément pouvoir connaître, ce qui est une contradiction évidente. Il suffit d'ailleurs pour s'en convaincre de s'essayer à l'expérience suivante pour la confirmer : tenter de connaître sans en même temps en avoir conscience. Ainsi chacun pourra s'essayer, sans succès, de connaître sans en avoir conscience ou d'avoir conscience de quoi que ce soit sans simultanément le connaître, car dans un cas comme dans l'autre ces éléments sont indissociables et irréductibles. Comme toute connaissance, la connaissance de soi doit donc être, elle aussi, circonscrite sous cette dualité originaire du rapport sujet-objet. Pourtant chacun observera qu'en plus d'une expérience extérieure du monde il possède aussi une connaissance intime de lui-même. Par conséquent, le sujet ne pouvant être objectivé en tant que tel, il doit exister ce que nous nommerons un objet subjectif, à savoir un objet dont l'immédiateté de la manifestation et l'omniprésence affective nous empêchera toujours de conclure qu'il n'est pas *nôtre* ou même qu'il n'est pas ce que nous dénommons sous le terme *nous-mêmes*. Cet objet subjectif toujours déjà donné sous la forme d'une existence omniprésente et dont l'annihilation à proprement parler ne peut jamais être expérimentée, sera désormais identifiée sous le terme de *corps propre*, lequel, comme nous avons pu l'apprécier, révèle une virtualité phénoménologique réellement inscrite dans les pouvoirs kinesthésiques d'une subjectivité sensori-motrice qui, bien qu'elle dépende essentiellement de la matérialité du corps individuel et unique qu'elle possède, ne peut pourtant pas s'y réduire²⁰.

2. L'objet subjectif immédiat : le corps propre

¹⁹ Assurément on peut objectiver le sujet de la connaissance, et les objectivations en diverses sciences sont nombreuses, mais la restriction ne porte pas sur le fait de l'objectivation de la subjectivité connaissante : elle porte sur l'objectivation du principe même de la connaissance et, plus précisément, sur l'objectivation *en tant que tel*, de ce principe. Or, pour connaître quoi que ce soit, il faut toujours déjà avoir mobilisé ce principe comme une condition de possibilité de la connaissance.

²⁰ Le caractère individué des consciences et donc aussi des corps comme objet de la conscience n'implique pas, à partir du moment où l'on reconnaît l'intimité de la conscience de soi avec son corps propre, de ne pas pouvoir se penser comme un autre : autrement dit, nous pouvons être un sujet intersubjectif quoi qu'il en soit d'ailleurs de la véritable réalité vécue par ces autres sujets que nous éprouvons.

Outre son omniprésence auto-affectée et l'immédiateté de sa manifestation, le corps propre est également irréductible à tout autre objet médiat en ce qu'il possède, contrairement à eux, une forme spatio-temporelle phénoménologique distincte. Aussi lorsqu'il s'agissait de définir la spatialité spécifique du corps propre, ce corps vivant que *j'* anime autant qu'il *m'* anime, Merleau-Ponty n'hésita pas à la caractériser comme suit :

« {Le contour de mon corps est une frontière que les relations d'espaces ordinaires ne franchissent pas. C'est que ses parties se rapportent les unes aux autres d'une manière originale : elles ne sont pas déployées les unes à côté des autres, mais enveloppées les unes dans les autres.} »²¹

Ou exprimé dans une autre perspective, selon un autre auteur, mais animé d'une idée similaire :

« *Le sentiment de ce qui est n'est pas tout. Un sentiment plus profond se dessine et se manifeste dans les profondeurs de l'esprit conscient. C'est le sentiment que mon corps existe et est présent, indépendamment de tout objet avec lequel il interagit, tel un roc solide, telle l'affirmation brute que je suis vivant {...}* Je l'appelle *sentiment primordial*. »²²

Cependant, au même titre que des objets strictement extérieurs peuvent subir les inflexions et les variations d'une mise en perspective spatio-temporelle particulière (songeons aux différentes applications dans l'art de la peinture, de la sculpture ou de l'architecture de formes perspectives distinctes et des répercussions sur la perception des objets qu'elles circonscrivent), les déformations spatio-temporelles des objets se font diversement sentir selon que la perspective est cavalière, linéaire ou axiomatique, en arêtes (perspective antique), atmosphérique,... C'est pourquoi on pourrait nous rétorquer aisément que les objets médiats sont également soumis à cette particularité d'une spatialité propre. Mais précisément, là où les objets médiats ne peuvent être que soumis à ces changements de structurations spatio-temporelle, l'agentivité du corps propre nous assure, dans les limites de ses possibilités, de ne jamais pouvoir y être exclusivement soumise, mais également de pouvoir aussi se les

²¹ MERLEAU-PONTY. M, *Œuvres*, Paris, Gallimard, 2010, p. 777.

²² DAMASIO. A., *L'Autre Moi-Même. Les nouvelles cartes du cerveau, de la conscience et des émotions*, trad. J-L. Fidel, Paris, Odile Jacob, 2012, p. 227.

soumettre. C'est pourquoi Merleau-Ponty parle encore fort justement lorsque, décrivant les « contours » du corps vécu il dit :

« {Si le membre paralysé chez l'anosognosique ne compte plus dans le schéma corporel du sujet, c'est que le schéma corporel n'est ni le simple décalque ni même la conscience globale des parties du corps existantes et qu'il se les intègre activement à raison de leur valeur pour les projets de l'organisme {...} mon corps m'apparaît comme posture en vue d'une certaine tâche actuelle ou possible.} »²³

C'est donc principalement le caractère actif du corps propre qui en détermine la dimension et, ce faisant, établit les frontières du « moi » qui lui sont indissociablement liées dans un monde qui ne peut être que *son* monde. Aussi Alain Berthoz et Jean-Luc Petit concluront leur ouvrage *Phénoménologie et physiologie de l'action* sur ces mots :

« {On attribue à l'environnement naturel des propriétés du corps animé, vivant, parce que en même temps on les perçoit selon un ensemble de régularités propres au corps agissant que nous sommes.} »²⁴

Autrement dit, de l'activité subjective du corps propre (entité hautement dynamique et relationnelle donc) résulte une régularité du monde relative à la praxis de ladite activité et dont la permanence de l'appropriation est incessante, car précisément elle ne peut se saisir, dans l'ensemble de ses projections mondaines, que comme l'instance à l'*origine* de ces mondes et sans laquelle, ils n'auraient pas lieu d'être. Qu'est-ce à dire sinon que la reprise de la subjectivité par son activité et sa dynamique représentative s'établit avec elle-même comme à son propre fondement, d'où cette étrange impression d'être simultanément et la finalité et l'origine. Nous approfondirons cette réalité dans le dernier paragraphe.

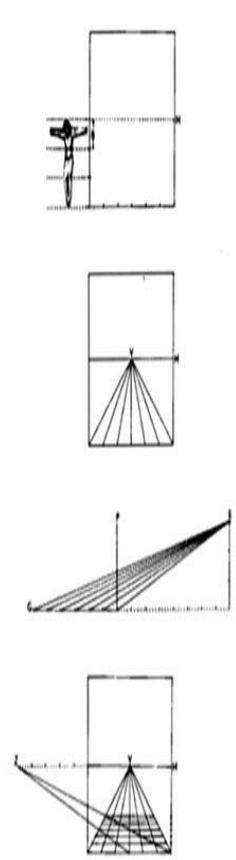
3. La relation Sujet – Objet en perspective

Afin d'appréhender avec plus de profondeur encore cette relation autofondatrice par laquelle la subjectivité s'instaure simultanément à elle-même comme à sa propre origine et à sa

²³ MERLEAU-PONTY. M, *Œuvres*, Paris, Gallimard, 2010, p. 779.

²⁴ BERTHOZ. A. & PETIT. J-L., *Phénoménologie et physiologie de l'action*, Paris, Odile Jacob, 2006, P. 260.

propre finalité dans la relation à l'objet, nous nous proposons une analogie avec la structuration perspective telle qu'elle fût conçue déjà par les plus grands maîtres « perspectiveurs » au Quattrocento. Par perspective on entend généralement, une structuration rythmée d'intervalles, parfois réglés mathématiquement entre eux, par laquelle un plan bidimensionnel implique une perception perspective tridimensionnelle. Voici schématiquement l'approche qu'Alberti en proposait :

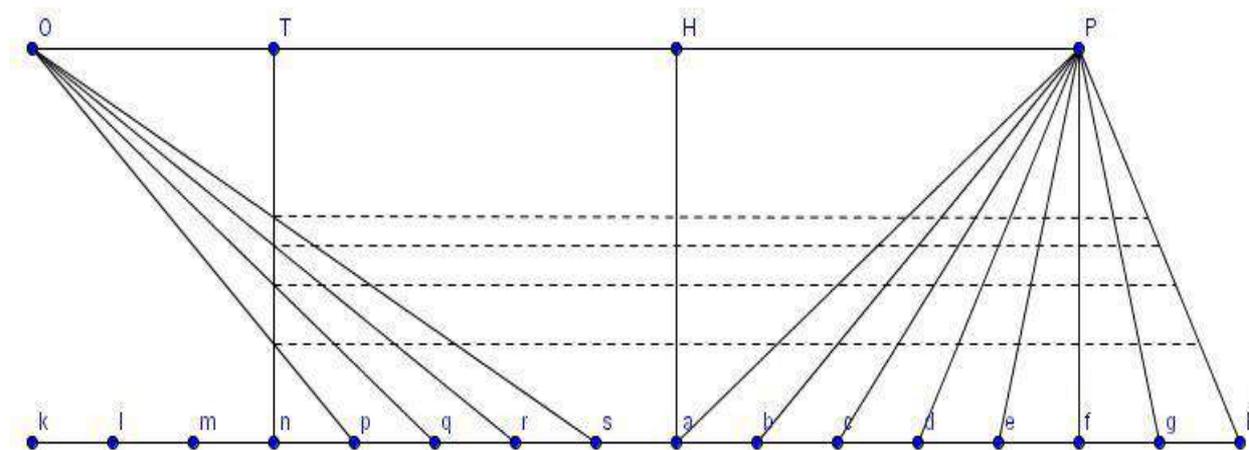


Ou selon une représentation schématique intégrée de

l'ensemble des étapes de la construction de la perspective selon Alberti²⁵ :

1. Les limites de la fenêtre sont marquées par le cadre et la hauteur de l'horizon est identique à la hauteur du regard humain (3 brasses)
2. Le point central (point de fuite) est placé au centre de la ligne d'horizon, située elle-même à hauteur d'homme. La ligne de base est divisée en brasses et donne le départ des orthogonales convergeant vers le point central. Ce point central pourrait être, dans ce cas, identifié au sommet de l'angle optique.
3. Le pavement perspectif se construit dans le rapport du plan horizontal et du plan perpendiculaire (situé arbitrairement) sur lequel les faisceaux de rayons provenant de l'œil se projettent et aboutissent à chaque fois sur une division en brasse du plan horizontal. Cela permet de déterminer sur le plan perpendiculaire la hauteur des lignes transversales successives. Chaque rapport de brasse pourrait être l'expression d'un rapport de rayons entre deux sphères concentriques.
4. Les intervalles obtenus sur le plan perpendiculaire du schéma 3 sont reportés sur le côté du tableau et les lignes horizontales successives construites à partir d'eux. Les faisceaux de rayons qui constituent la pyramide visuelle, étant simultanément identifiables aux diagonales, l'exactitude de la construction est vérifiée.

²⁵ http://fr.wikipedia.org/wiki/Leon_Battista_Alberti (site visité le 19/05/2014)



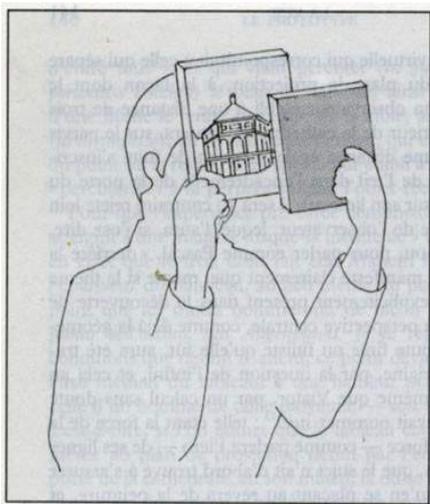
On y observe donc aisément comment les faisceaux de rayons en provenance de l'œil (origine de la projection) se projette sur le plan perpendiculaire, et forment ainsi les intervalles d'espace du plan horizontal. L'œil (o), origine de la projection *coïncide*, selon la double translation $o - p$ ²⁶, avec le point de fuite (p) à l'infini situé sur la ligne d'horizon. Fait remarquable : la possibilité de validation du dispositif perspectif ne peut se réaliser complètement que si, *in fine*, la position du sujet coïncide dans sa projection avec le point de fuite à l'infini, c'est-à-dire le point central autour duquel et relativement auquel l'ensemble des orthogonales initiant l'impression perspective convergent et s'organisent. Or, du fait même de cette validation, la subjectivité se voit nécessairement instaurée dans le dispositif perspectif comme le fondement projectif originaire dont l'adéquation avec son corrélat objectif, à savoir le point central et infini sur l'horizon, l'objective dans le *retour réflexif* (qui est, en fait, simultané) de cette projection comme *la* position centrale, c'est-à-dire l'unique position à l'adresse de laquelle l'ensemble des éléments contenus dans le dispositif se destine. Cette corrélation en une double position de la subjectivité, comme projection réflexive *de* (depuis) l'origine et comme réflexion projective (pro-objective) *à* (vers ou en) l'origine, caractérise phénoménologiquement la qualité subjective de toute perception et donc, aussi, la relation fondamentale du sujet et de l'objet. Autrement dit, la validation d'une forme de spatio-temporalité (c'est-à-dire nécessairement d'une structure perspective) instaure la reconnaissance d'une régulation du dispositif relativement à la subjectivité, en l'occurrence d'une réflexivité immédiate restituée sous le mode d'une auto-référence directement dépendante dudit dispositif, laquelle assure la subjectivité de la représentation en

²⁶ En réalité, il faudrait qualifier ce rapport selon les termes d'une géométrie projective. Cependant, le rapport de translation nous semble, quoique de manière évidemment insuffisante, retranscrire le glissement et son retour simultané, jusqu'à leur coïncidence, du point subjectif originaire et du point de fuite.

général. Mais pour saisir cette *autopsie* de la subjectivité relativement à sa corrélation objective, un petit détour par l'herméneutique proposée par l'historien de l'art, philosophe et ancien étudiant de Merleau-Ponty, Hubert Damisch²⁷, s'imposera comme inspiration à notre pensée. L'herméneutique en question circonscrit une conceptualité de la perspective à partir des expérimentations du Maître florentin Brunelleschi. Cette précieuse analyse schématise dans un archétype fondamental, ce que nous pensons être la loi phénoménologique par laquelle l'objectivation de la subjectivité se structure et, c'est précisément pourquoi nous y avons partiellement recours. En quoi consiste donc ces expérimentations de Brunelleschi et par lesquelles, la structure perspective se dévoile et se vérifie à elle-même dans l'œil de l'expérimentateur ? Placé à l'intérieur de la porte centrale de la cathédrale Sainte-Marie-de-la-Fleur et ayant représenté sur une petite tablette (*tavoletta*), selon les modalités du dessin d'observation et les règles de la perspective, le temple de San Giovanni situé juste en face, Brunelleschi en vint à vérifier la validité de sa perspective et, se faisant, à manifester sa structuration et le caractère fondamental des relations entre les éléments qui la composent nécessairement. Pour ce faire, il perça d'un trou de la taille d'une lentille la *tavoletta* représentant San Giovanni exactement au lieu où l'ensemble des lignes perspectives convergent, à savoir ce que l'on nomme conventionnellement le point de fuite situé à l'infini sur l'horizon, structure indispensable à toute structure perspective (ici dans une perspective centrale) obtenue par le rayon perpendiculaire au plan du tableau aboutissant ou tiré de l'œil, le *prince des rayons* comme le nommait Alberti lui-même. Il plaça ensuite son œil, non pas face à ladite représentation de San Giovanni, mais derrière et exactement au lieu de cette lentille, c'est-à-dire en ce lieu qui aurait dû incarner, pour un observateur situé en face de la tablette, la projection à l'infini de l'œil. Il se plaça donc de telle sorte qu'il ne vît pas le dessin situé sur l'autre face. Il opposa, à une distance d'un bras (une mesure d'une brasse : 58 centimètres), un miroir par lequel il pût tout à la fois observer, depuis sa projection réflexive, le lieu originaire du spectateur qu'il aurait dû être normalement, ainsi que l'adéquation manifestée réflexivement de la structuration perspective²⁸.

²⁷ DAMISCH. H., *L'origine de la perspective*, Paris, Flammarion, 1987.

²⁸ On révèle, donc par-là, un élément fondamental, au travers de la phénoménalisation de la validation de la structure perspective à savoir, la réintroduction de la subjectivité réflexive dans le dispositif comme élément nécessaire et fondamental à ce dispositif, et ce, autant comme à son origine qu'à la projection réfléchie à l'infini de cette origine : il y a interchangeabilité des positions à l'origine et à l'infini sans altérer l'efficacité de la structure, interchangeabilité qui est même un moyen de révéler sa structure comme critère de validation : il n'y a pas de boucle ici, il y a simultanément, car il n'y a pas d'origine sans sa projection réfléchie à l'infini et réciproquement, la primauté de leur relation empêche l'antériorité de l'un sur l'autre. Ceci a une valeur transcendantale, mais ne relève pas d'une argumentation transcendantale classique, puisqu'on n'explique pas la nécessité des éléments à partir de l'impossibilité de l'expérience sans ces éléments, mais on les manifeste à même cette expérience comme invariance phénoménologique structurelle à toute connaissance.

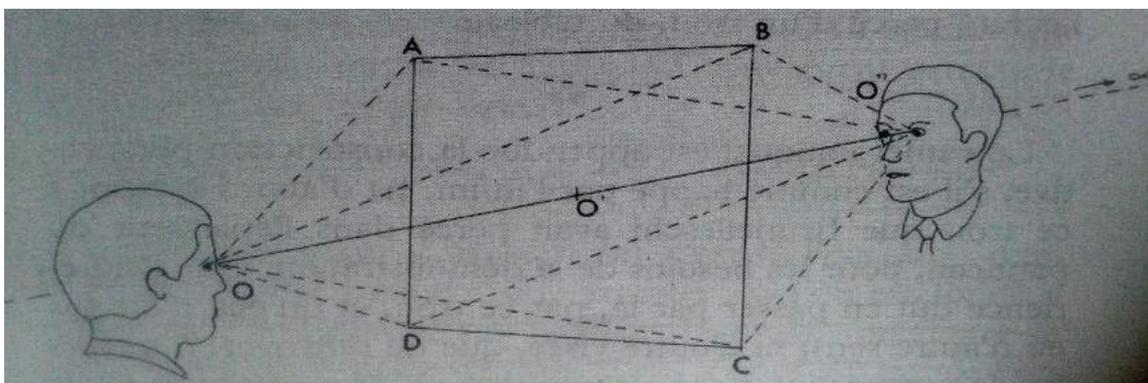


Première expérience de Brunelleschi

On y observe la projection réfléchi du point d'origine, ainsi que l'identification de cette projection avec le point de fuite comme retour déterminant de la subjectivité et dont la possibilité est réalisée par la représentation validée de la structure perspective.

Nous nommons cette réflexivité sous le concept d'acte d'origination.

Cet acte d'origination édifie une objectivation de la subjectivité selon une double structure simultanée, à savoir, comme projection réflexive et comme réflexion projective *de* et *à* l'origine : le schéma ci-dessus représente cette loi phénoménologique, par laquelle la subjectivité s'origine corrélativement dans une double focale, subjective et objective, par l'instauration d'un fondement (d'une focalisation originaire) autour duquel s'organise et se structure sa propre représentation :



Dans le cadre de cette expérience²⁹, Brunelleschi s'offre la possibilité d'un *voir du voir* qui ne se réalise qu'à la condition qu'en même temps qu'il se manifeste, il implique également avec lui la phénoménalisation d'éléments dont la nature se révèle fondamentale et nécessaire à ladite réalisation, puisque par la vérification validante et manifestée de l'adéquation de la structure perspective avec l'élément représenté en perspective (le Baptistère San Giovanni), la subjectivité comme point originaire et comme projection réfléchi de cette origine à

²⁹ Expérience qui se laissera aisément traduire selon les concepts lacaniens de la pulsion scopique et du regard libidinal.

l'infini (en lieu et place de l'infini incarnée par le point de fuite percé) se présente à elle-même dans cette réflexivité immédiate à la fois comme le fondement et le *ce* par quoi (ou relativement à quoi) le fondement se ressaisit : autrement dit, la subjectivité s'objective selon la structure phénoménologique paradoxale, mais indéniable, qu'impose cette expérience, à savoir, comme autofondée : elle est et le fondement et l'origine du fondement ; c'est l'*autopsie* de la subjectivité dont nous parlions à l'instant qui est ainsi réalisée. L'argument est donc d'ordre phénoménologique et non, à proprement parler, transcendantal. Car, bien que l'on puisse établir une subjectivité transcendantale, l'expérience ici réalisée révèle la subjectivité comme un élément phénoménologique caractérisé, relativement à sa propre phénoménalisation, par sa nécessité et son invariance. L'herméneutique d'Hubert Damisch sur l'origine de la perspective attribue donc aux initiatives expérimentales de Brunelleschi d'avoir ouvert la possibilité d'un point de vue sur *le point de la vue*³⁰. Mais si le dispositif perspectif semble réduire la subjectivité à une position et, plus précisément, en la position relative de l'organe visuel qu'est l'œil, on se garderait bien pourtant de nous hâter nous-mêmes à une telle conclusion. Car, comme nous le verrons si la fonction synthétique de la perception semble pouvoir se caractériser au point d'origine de cette perception, ladite origine est aussi l'expression d'une fonction « libidinale » : d'une pulsion scopique tout au moins, d'une appétence du corps propre tout au plus. A ce titre, et quoi qu'elles n'analysent pas directement cette problématique, bons nombres d'autres études sur la perspective menées en d'autres domaines scientifiques peuvent ici se révéler fort intéressantes. Nous pensons, par exemple, aux programmes de recherches relatifs aux relations entre l'esthétique et les neurosciences et dirigés par Zoï Kapoula, Louis-José Lestocart et Jean-Paul Allouche. Ces recherches menées sur l'influence posturographique de l'impression perspective, ainsi que celle de variations de valences émotionnelles suscitées d'après des tableaux réputés pour leur structure perspective ou leur impression émotionnelle fort marquées³¹ sont particulièrement

³⁰ La subjectivité devient l'instauratrice des positions dans l'espace sans jamais n'être elle-même positionnée que par l'intermédiaire de sa projection réflexive dans les positions qu'elle instaure. C'est pourquoi elle s'ouvre à elle-même dans cette réalité paradoxale d'être à la fois le fondement de tout point de vue et l'origine de son propre fondement dans la réflexion projective au sein du point de vue qu'elle instaure pourtant. Autrement dit, dès lors qu'il y a un point de vue, elle est nécessairement *le* point de vue, et même, *le* point de *la* vue : l'origine depuis laquelle la forme spatiotemporelle *doit être* vue, en même temps que ladite forme spatiotemporelle, c'est-à-dire un certain point de vision l'instaure, dans la phénoménalisation de sa structure comme le *ce* relativement à quoi le point de vue se structure adéquatement : c'est là une expression beaucoup plus profonde de la structure phénoménologique du corps propre comme « échangeur du subjectif en objectif et réciproquement », car nous comprenons ici, et la raison de son caractère fondamental et sa nécessité subjective.

³¹ Pour l'influence de la perception perspective sur la posture : les tableaux *Egypt* (1948) et *O Quarto Cinzento* (1950) de Maria Elena Vieira Da Silva, ainsi que l'*Annunciazione del Politico di Saint'Antonio* (1470) de Piero della Francesca ; pour l'analyse de l'influence de valences émotionnelles positives et négatives sur la posture : les tableaux *Neige fraîche sur l'avenue* (1906), *Avenue à Asgardstrand* (1901), *Les enfants sur la rue* (1906), *Aase Nrregaard* (1902), tous d'Edvard Munch.

pertinentes lorsque, les conjuguant avec les propriétés proprioceptives et émotionnelles de l'organisme, ainsi qu'avec la conscience de soi kinesthésique comme corps propre, nous observons les conséquences de ces notions dans le domaine de la phénoménologie du sujet. Par exemple, lors d'une fructueuse collaboration, Kapoula et ses collègues³² ont produit une série d'articles, dont deux intitulés *La profondeur picturale induit des oscillations corporelles : études posturographiques* expérimentant les variations d'oscillations corporelles de sujet contemplant des tableaux dont la valeur perspective était plus ou moins forte, ainsi que *Vers une posturographie de l'évaluation émotionnelle des œuvres picturales* expérimentant l'influence d'impressions émotionnelles de valences positives et négatives sur les variations posturographiques. À plusieurs reprises, ils eurent l'occasion d'observer la forte corrélation entre la détection d'indices picturaux de profondeurs relativement intenses et l'oscillation corporelle des sujets, ainsi que les conséquences posturographiques impliquées par diverses impressions émotionnelles³³. Il semble également que si des émotions ambivalentes, plus que les émotions univalentes, influencent la posture du corps, la corrélation inverse soit tout aussi intéressante : en effet, comme le montrent les expérimentations de Schneider³⁴ et ses collègues, le fait de soumettre les participants à des oscillations médio-latérales avant leurs contemplations des tableaux semble influencer leurs jugements et, finalement leurs évaluations émotionnelles. Éléments importants : les auteurs étayaient leur résultats en les inscrivant, entre autres, dans le cadre d'une compréhension de la perception comme perception-action, c'est-à-dire d'une approche définissant la perception soit relativement à des corrélats moteurs qui lui seraient inhérents, soit comme une simulation mentale où le sujet percevant manœuvrerait son corps virtuellement dans l'espace, en l'occurrence, l'espace picturale. Or, de telles conceptions de la perception s'inscrivent parfaitement, sous-réserve de quelques nuances tout de même, dans l'esprit des théories de l'ensemble des auteurs que nous avons cités jusqu'ici. Et, notons-le, pour chacun de ces auteurs, lorsqu'il a s'agit de décrire le corps propre, tous l'ont initié depuis de telles conceptions. Qu'est-ce à dire, sinon que la perception et l'affection perspective doivent aussi pouvoir influencer, sinon les virtualités et les pouvoirs du corps propre, organe essentiel du moi³⁵, au moins une certaine activation pré-attentionnelle et/ou préconsciente des pouvoirs de

³² Gabi Lipede, Marie-Sarah Adenis, Thanh-Thuan Lê et Qing Yang.

³³ Les émotions ambivalentes, plus que les émotions ou strictement négatives ou strictement positives, se sont révélées plus efficaces dans l'influence sur les variations oscillatoires de la posture corporelle.

³⁴ SCHNEIDER I. K., EERLAND A., VAN HARREVELD F., ROTTEVEEL M., VAN DER PLIGT J., NATHAN et ROLF A. ZWAAN, « One way and the Other :The Bidirectional Relationship Ambivalence and Body Movement », *Psychological Science*, n°24, 2013, pp. 319-325.

³⁵ Zoï Kapoula précise toutefois que les approches dites de la perception-action mobilisent des explications ayant recours à des processus de « haut niveau » et, qu'étant donné les résultats observés dans les expériences menées

l'organisme. Mais ne nous trompons pas ici : le corps propre n'est pas la proprioception quoi qu'il puisse en être partiellement investit.

4. Le corps propre ne peut être réduit à la proprioception

Il nous semble que, bien que la proprioception possède également des caractéristiques fort proches de l'expérience du corps propre, ce dernier ne peut pourtant s'y réduire. Car si la proprioception offre assurément au sujet de pouvoir s'affecté directement tout en attribuant à cet affect la dimension de lui être intimement lié, la réalité du corps propre possède une caractéristique activement projective et anticipative dont la proprioception ne pourrait rendre compte. Elle est véritablement *protentionnelle*. Considérons peut-être ce simple exemple du quotidien : saisir une tasse à café. Songez, par exemple, à ceci que lorsque vous vous apprêtez à la saisir, avant même de l'atteindre, vos doigts et votre paume identifient déjà la configuration géométrique de la tasse : son anse, son volume, ... informations auxquelles sont corrélés des modes de préhension de la tasse, et que l'expression du *voir avec la main* traduit assez exactement.³⁶ Mais une fois la tasse saisie voilà l'expérience des limites de mon corps redimensionnée, puisque si la tasse, qui m'est étrangère et extérieure, définit, par exemple, un volume d'espace par son anse entre mon pouce et mon index, elle est aussi *ma* tasse, celle par laquelle l'expérience de mon corps est « étendue » jusque dans certaines des propriétés matérielles de cette tasse (son poids, sa proportion par rapport à ma bouche et son ouverture,

par son laboratoire de recherche, il est plus sage d'initier la compréhension de l'influence de la perspective sur l'oscillation corporelle depuis une analyse visuelle pré-attentive portant sur des structures sous-corticales et des processus perceptivo-cognitifs de bas niveau requérant une intégration multi-sensorielle et multimodale. Elle justifie cela du fait que, face à des tableaux possédant objectivement, soit dans leur structure perspective, soit dans leur composition, des indices picturaux de profondeur non nécessairement perçus et non traduits oralement (processus de plus haut niveau) par les sujets, une oscillation forte s'observait tout de même. L'argument est assurément fort intéressant et pousse à la réflexion, mais il ne faut pas oublier non plus que, par exemple, Antonio Damasio qui propose également une approche de la perception-action, fonde l'origine des sentiments primordiaux, donc également d'un sentiment même de soi, dans l'interaction de structures sous-corticales et régulateurs vitaux, en particulier, dans les relations rétroactives de diverses entités du tronc cérébrale et du thalamus (y compris donc les collicules supérieurs situés au niveau de la partie supérieure et postérieure du tronc cérébral et dont on connaît les fonctions fondamentales dans le cadre de la coordination et de l'intégration des informations sensorielles et, plus particulièrement dans l'effectuation des saccades oculaires), et ce, y compris lorsqu'il s'agit d'un niveau du soi relativement plus complexe, à savoir, le soi-noyau qui traduit déjà l'interaction du corps organique avec un objet du monde, c'est-à-dire avec un objet nécessairement inscrit dans une perspective relative à l'organisme vivant. Le fait de « localiser » l'origine du sentiment de soi dans des structures régulatrices de la vie organique inconsciente, confère à ce soi une qualité homéostatique particulièrement intéressante. On le comprend le problème ici indiqué par Zoï Kapoula et ses collègues renvoie à la très difficile question de la « localisation » des toutes premières structures sous-corticales à l'origine d'un premier seuil de conscience. Quoi qu'il en soit l'intérêt d'une telle étude posturographique réside en ce qu'il a le mérite de situer l'analyse de la physiologie posturale comme une analyse décrivant des variables de tout premier ordre.

³⁶ RIZZOLATTI. G. & SINIGAGLIA. C., *Les Neurones miroirs*, Paris, Odile Jacob, 2011, p. 60

...). A ce titre le corps propre se définit donc bien comme *échangeur du subjectif en objectif et réciproquement*. Plus précisément encore, cette structure phénoménologique s'explicité comme l'objectivation du sujet réalisée simultanément à même le monde (à même sa mise en *perspective* subjective dans le cadre d'une forme spatiotemporelle objectivant des réalités objectales particulières), ainsi qu'au sein du sujet lui-même : une double donation comme projection et origine ou, plus précisément encore, comme simultanéité d'une rétrospective d'une projection originaire (projection réflexive) et d'une réflexivité originairement projective (réflexivité projective) ; structure phénoménologique fondamentale comme nous avons pu l'apprécier au regard des expérimentations perspectivistes de Brunelleschi. Quoique ne manifestant pas le plus explicitement possible ce fondement, l'exemple des neurones bimodaux du putamen rapporté par Alain Berthoz se veut également édifiant en ce qu'il traduit lui aussi une réalité irréductible du corps propre. Puisqu'il décrit comment notre corps, activement constitué relativement à sa dynamique avec le monde, c'est-à-dire dans l'expression active de son intentionnalité, tend à devancer une réalité effective et opère d'après une réalité virtuelle relativement à laquelle il est immédiatement donné à lui-même comme l'élément subjectif de cette réalité³⁷. Mais, à son tour, cette virtualité n'a de sens que si l'on considère que c'est activement que le sujet percevant constitue *son* monde en l'anticipant et en réactualisant, par exemple, les actions passées ayant attesté de leur efficacité. Autrement dit, la réalité du corps propre est l'expression en acte d'une spatiotemporalisation (d'un acte de mise en forme spatio-temporelle) subjective qui, selon les variations d'affectation de ce sujet se déploie à nouveau ; parfois tout autrement et de manière imprévisible. Prenez conscience de votre corps alors que vous êtes terrorisés, il vous semblera adopter des formes incompatibles avec votre corps physique : ainsi en va-t-il de l'expérience de l'éclatement, d'une impression d'un coup de poignard dans le ventre, de l'expérience du vide ou de l'épuisement de la vie en nous,... Pour le dire d'un mot, le corps propre implique comme composante essentielle de sa réalité une virtualité kinesthésique, ainsi qu'un fondement phénoménologique reposant et impliquant des facultés³⁸ de la conscience (imagination, abstraction, projection, anticipation à court et long terme) que la proprioception ne pourrait elle-même contenir sans s'élever du même coup à une réalité expérientielle que le strict cadre de son activité ne pourrait révéler. Aussi, et quoi qu'elle participe essentiellement à la perception et à la traduction de la vie émotionnelle de

³⁷ Pour plus d'exemples sur le caractère anticipatif de la perception, je renvoie le lecteur aux ouvrages déjà cités d'Alain Berthoz et de Jean-Luc Petit où il trouvera de précieuses analyses sur les saccades oculaires, par exemple.

³⁸ Mais également des relations intégratives entre ces diverses facultés.

l'organisme subjectif, la proprioception, contrairement à la réalité phénoménologique du corps propre, ne possède pas cette qualité d'instaurer une forme spatio-temporelle au sein de laquelle la subjectivité puisse se ressaisir activement et consciemment comme, à la fois, finalité et origine nécessaire de ladite forme spatio-temporelle, c'est-à-dire comme fondement d'une expression spatio-temporelle doublement donnée, intérieurement et extérieurement, laissant transparaître la caractéristique essentielle de toute subjectivité phénoménologique, à savoir, l'invariance structurelle auto-fondatrice de l'origination réflexive du sujet protentionnel dont nous parlions à l'instant. Il existe cependant bons nombres de situations qui pourraient être qualifiées de limites, et qu'il serait sans doute moins aisées à trancher : par exemple, si nous songeons au système vestibulaire et à ses relations avec le système oculaire dans le cas du réflexe optocinétique, par lequel nous pouvons, sans même devoir le vouloir et s'il fût quelque peu exercer auparavant, opérer indépendamment d'un stimulus sensoriel un déplacement oculaire anticipatif *comme si* un élément futur allait venir se déposer au centre tout justement réajusté de la vision fovéale ; il y a là assurément un pouvoir du corps, une virtualité qu'on ne serait détacher des propriétés proprioceptives de l'organisme et qu'on ne pourrait, non plus, associer à des processus cognitifs de haut niveau.

5. La consubstantialité du corps propre et du moi

Qu'est-ce donc que le corps propre sinon cet organe du pouvoir subjectif au fondement de la structuration relationnelle du Moi et du Monde (*son monde*) sous le mode d'une affectivité constitutive immédiatement donnée à elle-même. Le corps propre est, comme nous l'avons vu, l'actualisation de la virtualité (d'une *mise en perspective* du monde comme objet relatif au sujet) d'un potentiel subjectif s'originant réflexivement en cet acte. Il est constitué empiriquement par ce que l'on nomme le **retour d'effort**, c'est-à-dire cette double perspective à la fois active et passive par laquelle mon corps en action s'étend par la virtualité de son pouvoir dans l'appréhension des objets du monde ou du monde comme objet, mais simultanément, par un retour d'effort, y saisit sa limitation et son investissement ; il est donc bien un échangeur de l'objectif en subjectif et réciproquement. Cette manière d'être témoigne du caractère relationnel du corps propre, lequel implique de reconnaître que la conscience de soi est toujours l'expression d'une codétermination et, plus précisément d'une consubstantialité relativement à laquelle toute conscience de soi est nécessairement une conscience de soi déterminée ou se déterminant dans la forme spatio-temporelle esquissée

dans l'activité de son corps propre. Lequel, rappelons-nous, ne peut qu'être identifié « au lieu » de l'expérimentation du Moi dans sa relation constitutive à *son* altérité (monde) et sous la forme de l'expérience affective immédiatement et toujours codéterminée et codéterminante. Songez un instant à toutes ces expériences et observez comment elles sont toujours *nôtres* sans pourtant pouvoir être matériellement réalisables : le ressenti de mouvements imaginaires irréalisables dans les limites de notre anatomie physique, la sensation de voler lors du rêve, l'expérience de la légèreté, l'expérience du plaisir esthétique (l'*Einführung* de Théodor Lipps³⁹ et/ou l'*Einsführung* de Max Scheler), ou encore l'extension de mon expérience subjective jusque dans les résistances du stylo à l'entrecroisement de mon majeur, mon index et mon pouce, mais aussi jusque dans l'expérience du caractère granuleux du papier effleuré par la plume se mouvant au rythme des infimes variations de la matière, cet ensemble d'expériences assurément se produit sous la forme de sensations dans le corps physique auquel je m'identifie, mais le corps propre à une extension, un pouvoir de physicalité que la spatio-temporalité dans laquelle le corps physique se donne ne peut saisir, ni même exprimer. Car, en réalité, l'expérience du corps propre semble bien plutôt être l'esquisse active d'une forme spatiotemporelle fort particulière fondée sur la virtualité des pouvoirs du Moi et sur l'expérience affective immédiate réelle, indubitable⁴⁰ et omniprésente de cette virtualité sous cette forme de spatio-temporalité, que nous pourrions alors fort justement nommer : l'intériorité de la subjectivité. La consubstantialité du Moi et du Corps propre, ce qui permet au moi de reconnaître, en la réalité du corps propre, son propre organe, son propre accès à la réalité n'est possible qu'à la condition que l'on reconnaisse le rôle de l'*action*, au sens plein et philosophique du terme, dans la constitution de la perception et, plus généralement de l'expérience vécue. Or, la problématique est sérieuse et bien connue des neurophysiologies et des théories de la conscience, généralement elle se laisse qualifier sous le terme consacré des qualia⁴¹. Les analyses qui leurs sont relatives décèlent des difficultés et des réflexions dont les conséquences théoriques sur la représentation de ce qu'est la subjectivité et/ou ce qu'est l'expérience subjective sont profondes et graves ; on ne pourra donc pas s'y consacrer outre mesure dans le cadre de la présente investigation. Cette problématique est, en fait, incontournable car, contrairement à la difficulté qu'elle pose et qu'on lui reconnaît

³⁹ A savoir, généralement, la conscience attentionnelle fusionnelle primordiale indifférenciée et non-individuée (pré-dualiste ou a-dualiste) selon laquelle l'autoactivité du vivant s'éveille à elle-même dans son unité lors de l'expérience phénoménologique de la contemplation esthétique.

⁴⁰ Elle est indubitable, car sous-tendue par moi, par mon acte : la nier reviendrait proprement à nier mon existence : c'est en ce sens que l'expérience du néant en tant que telle est impossible, et qu'il n'y a donc que l'omniprésence d'un pathos subjectif qui puisse être vécue.

⁴¹ On ne peut ouvrir un livre en neurophysiologie sans nécessairement rencontrer, tôt ou tard, une réflexion portée sur cette problématique des qualia.

habituellement, à savoir que, l'immédiateté et l'intimité de l'expérience subjective implique son incommunicabilité et son inaccessibilité à toute autre subjectivité⁴², elle pose surtout la question de savoir comment précisément, au niveau du sentiment de soi-même, la consubstantialité du corps et du moi se réalise ou, du moins, peut s'observer. Comme l'indique Antonio Damasio⁴³ les qualia peuvent être distinguées en deux ordres : les qualia I identifient le(s) sentiment(s) subjectif(s) accompagnant toute expérience possible, alors que les qualia II sont l'expression d'une conscience « sensorielle » subjective réalisée au niveau du cortex cérébrale, mais originant la perception actuelle aux niveaux des portails sensoriels dont les informations sensorielles constituent les éléments fondamentaux (originaires) de cette perception : par exemple, lorsque nous observons un élément particulier apparaissant dans notre champ visuel, le processus réalisant et permettant cette observation s'effectuera, principalement mais pas seulement, par l'intégration des informations sensoriels aux niveaux des cortex visuels, c'est-à-dire non pas au niveau du portail sensoriel des yeux où nous rapportons pourtant l'origine de ladite perception : autrement dit encore,, non pas « au lieu » de l'intégration (la vision), mais au niveau du portail sensoriel institué comme origine *réelle* depuis laquelle cette conscience « qualifiée » pu se réaliser ; la chose est loin d'être anodine. Car, elle témoigne d'une manière dont un sentiment lié à la subjectivité s'origine comme conscience de soi en une *position relative* spatiotemporalisée du corps organique et, plus précisément, dans l'activité de ses puissances⁴⁴. Le lecteur attentif remarquera qu'il s'agit là d'une expression du fondement phénoménologique que nous circonscrivons à l'instant selon l'analogie de la perspective ; car renvoyer la perception visuelle aux organes des sens, en l'occurrence les yeux, comme à l'origine de sa propre réalité, tout en reconnaissant qu'à cette perception est intrinsèquement lié un sentiment subjectif (qualia I), c'est assurément situer en une position organique originare la subjectivité à laquelle l'activité des puissances sensorielles est activement adressée. C'est donc en réalité *se situer originarement* : origine qui, paradoxalement, n'advient que par l'adresse faite à la subjectivité qui y réfléchit sa propre projection dans lesdites puissances sensorielles. Mais, de fait, les possibilités d'origination de la subjectivité s'auto-fondant dans la permanence affective de ses projections réfléchies sous la forme de positions originaires de l'expérience actuelle ou possible, ces

⁴² C'est, par exemple, la position de Dennett ; cité dans BUSER. P., *Neurophilosophie de l'esprit. Ces neurones qui voudrait expliquer le mental*, Paris, Odile Jacob, 2013, p. 73. Le fameux exemple de la chauve-souris de Nagel ou de l'exemple fictif de Mary proposé par Jackson illustrent ces difficultés.

⁴³ DAMASIO. A., *L'Autre Moi-Même. Les nouvelles cartes du cerveau, de la conscience et des émotions*, trad. J.-L. Fidel, Paris, Odile Jacob, 2012, p. 308.

⁴⁴ C'est-à-dire dans une mise en perspective dynamique du corps propre en action réelle ou potentielle.

possibilités disais-je sont presque en nombre infini. La méthode phénoménologique nous impose d'en déceler l'expression invariante qui nous en soit la plus immédiatement donnée.

6. Les qualia et l'omniprésence du pathos vital subjectif : La subjectivité comme réflexivité projective et projection réflexive

La définition de la conscience de soi comme expérience « qualifiée » en perspective du corps propre, expression expérientielle de l'origination continue de la subjectivité, se laisse appréhender indéfectiblement sous la forme d'un état permanent auto-affecté. Cet état qui traduit l'invariance phénoménologique la plus immédiate, et ce, malgré l'infinité des variations qu'il subit, nous le nommons l'*omniprésence du pathos vital subjectif*. Omniprésence du pathos vital subjectif à laquelle irrémédiablement toute conscience de soi se rapporte immédiatement comme à l'origine de sa *réalité*⁴⁵. Laquelle est, par conséquent, l'élément existentiel indubitable, *ce* par quoi aucunement le fait même de mon existence ne pourrait être mis en doute sans impliquer simultanément l'absurdité de cette mise en question. Cette réalité phénoménologique est, très certainement, l'élément central de notre philosophie⁴⁶. Or, établi, entre autres, relativement à l'explication qu'Antonio Damasio fournit des qualia I et II, ce concept fondamental trouve une extension phénoménologique et existentielle remarquable : enrichi de notre approche, on comprend comment l'omniprésence du pathos vital subjectif exprime sur le plan de l'auto-affection de la subjectivité phénoménologique l'activité d'origination par laquelle la subjectivité s'établit à elle-même simultanément comme le fondement et l'origine projective du fondement au sein de la connaissance⁴⁷. Comme nous l'avons indiqué et défini précédemment, l'approche d'Antonio

⁴⁵ Conformément à l'origination phénoménologique de la subjectivité, le fait que la conscience de soi se rapporte à l'omniprésence du pathos vital subjectif comme à sa réalité signifie que, l'ensemble des variations affectives du sujet, qu'elles soient relatives à un objet ou prises elles-mêmes comme l'objet d'une connaissance de soi, se déterminent, non pas sur le fond indifférencié d'une permanence auto-affectée dont elles exprimeraient la différenciation, mais bien sur l'invariance d'une structure phénoménologique nécessaire de la connaissance instaurant projectivement le fond affectif comme l'origine réelle à partir de laquelle, le plus immédiatement qui soit, la subjectivité s'adresse à elle-même, simultanément, comme l'origine de l'affection subjective et la projection réflexive de *son* origine affectée : c'est dans la simultanéité de cette double donation que, pensons-nous, les variations auto-affectives se jouent. Aussi, bien que l'omniprésence du pathos vital subjectif soit aisément vérifiable sur le plan empirique, en réalité, sa valeur est d'ordre phénoménologique.

⁴⁶ Nous ne pouvons donc que l'esquisser en ces pages, mais aucunement espérer en avoir une définition complète et globale. Nous pensons cependant que défini relativement aux éléments de nos présentes analyses, il se laissera suffisamment intelligible pour ce qu'il est.

⁴⁷ Origine projective du fondement qui est donc l'expression objective corrélatrice de la subjectivité, c'est-à-dire encore ce qui constitue la condition de possibilité d'une appréciation subjective de l'objet ; par exemple : lorsque, dans le cadre d'une théorie de la connaissance, nous attribuons un ensemble de propriétés à l'objet, nous reconnaissons simultanément qu'à l'ensemble desdites propriétés objectives doit correspondre quelques facultés

Damasio consiste à distinguer les qualia selon deux formes de relation à soi ; les qualia II étant particulièrement intéressantes dans l'analyse qui nous concerne présentement. Plus précisément, l'origination du sentiment subjectif en une position relative du corps organique et dépendante alors de la principale source sensorielle actuellement en jeu peut se réaliser, selon l'auteur, qu'à la condition qu'une neuro-anatomie, ainsi qu'une neurophysiologie établissent entre l'organisme (comme système nerveux périphérique) et le système nerveux central une communication interactive et continue formée sur un circuit en boucles récursives mobilisant nécessairement le tronc cérébral, structure indispensable à la régulation vitale de l'organisme. L'importance accordée au tronc cérébral implique également que l'on reconnaisse que les qualia I et II s'érigent déjà depuis des sentiments organiques primitifs qu'Antonio Damasio identifie, fort adéquatement nous semble-t-il, sous le terme de *sentiments primordiaux*. Ces sentiments, comme la proposition précédemment citée l'explique (p.13.), traduisent un sentiment d'*existence* de l'organisme indépendamment de sa relation à tout autre chose qu'à lui-même : un sentiment primordial donc, par lequel l'organisme est présent à lui-même, se sent vivant, quoi qu'il en soit de tout autre chose. On appréciera également qu'Antonio Damasio fonde l'ensemble de tous les sentiments possibles sur ces sentiments primordiaux, de telle sorte que, au sein de n'importe quelle affectivité nous puissions toujours traduire ou déceler la manifestation d'un état de notre organisme vivant⁴⁸. Assurément, cela ne signifie pas que cette relation soit sans rapport à l'objet, puisque précisément l'organisme est ici à lui-même son propre objet. C'est pourquoi l'auteur s'exprime fort justement encore lorsqu'il dit :

« Les signaux ne pas sont isolables des états de l'organisme qui sont à leur origine. »⁴⁹

Origine à laquelle, comme nous l'avons vu, nous nous rapportons à nous-même comme à notre propre réalité, en l'occurrence, organique. Or, une telle dépendance, une telle fusion fonctionnelle des états du corps et des états perceptuels, Damasio l'explique à partir des

de la conscience subjective à même de constituer l'objet selon ces propriétés. L'origine projective du fondement, associée au principe d'indissociabilité et d'irréductibilité du sujet et de l'objet dans leurs nécessaires relations, expliquent ce qui doit être un fondement, sinon de toute connaissance, au moins d'une connaissance d'ordre phénoménologique.

⁴⁸ DAMASIO. A., *L'Autre Moi-Même. Les nouvelles cartes du cerveau, de la conscience et des émotions*, trad. J-L. Fidel, Paris, Odile Jacob, 2012, p. 225. Concrètement, cela signifie qu'un sentiment de tristesse, ou de l'une de ses nombreuses variations, exprime un dysfonctionnement de l'organisme.

⁴⁹ Ibidem, p. 312.

structures (circuits) en boucles récursives. Le tronc cérébral⁵⁰, structure sous-cortical régulatrice indispensable de la vie organique, joue un rôle central dans cette récursivité et cette communication interactive. Ses noyaux sont, en effet, les réceptacles de signaux intégrés fort complexes en provenance de l'intérieur de l'organisme et, l'une de leurs principales activités consiste à transformer ces signaux corporels en vue de réguler la vie de l'organisme. En outre, le fait que lesdits signaux apparaissent dans un circuit en boucles récursives renforce davantage leur transformation, et assure un véritable dialogue (ascendant - descendant) entre le corps et le système nerveux central :

« C'est dans l'interconnectivité complexe de ces noyaux du tronc cérébral qu'on trouverait l'explication du fait que les sentiments sont ressentis »⁵¹

C'est pourquoi Damasio voit en ces neurones des noyaux du tronc cérébral, non pas des neurones portant sur l'état de la chair, mais bien de véritables extensions de la chair, laquelle extension se traduit au niveau de notre conscience subjective expérientielle sous le sigle d'une unité fonctionnelle⁵² immédiatement vécue. En outre, le fait de situer l'origine des sentiments

⁵⁰ Le tronc cérébral se compose de sous-structures : en bas de l'axe vertical, au sein du bulbe rachidien, l'activité d'un ensemble de noyaux est relative à la régulation vitale de base (la respiration, la fonction cardiaque). La destruction de ces noyaux implique la mort. Au-dessus du bulbe rachidien, se trouve le pons et le mésencéphale dont l'endommagement des noyaux implique un coma ou un état végétatif. Au sommet du tronc cérébral se trouve le tectum et l'hypothalamus : le tectum contient les collicules supérieurs et inférieurs dont le rôle dans la coordination des mouvements oculaires, ainsi que l'intégration des images liées à la perception sont bien connues. La caractérisation de l'hypothalamus comme élément de la famille du tronc provient de son implication dans la régulation vitale, ainsi que des fortes interactions qu'il entretient avec le tronc cérébral. Parmi les autres structures du tronc cérébral, nous pouvons citer encore : le système d'activation réticulaire ascendant, le nucleus tractus solitarius et le noyau parabrachial qui participent, selon Damasio, à une première forme de sentiments corporels (les sentiments primordiaux), le noyau du gris périaqueducal et d'autres noyaux encore qui tous ont en commun d'être des détenteurs de la valeur biologique de l'organisme, tout en relevant aussi de la conscience. Selon l'hypothèse d'Antonio Damasio, ce n'est qu'au-dessus du niveau moyen du pons que le recueil d'informations portant sur la totalité du corps devient complet. Il justifie ses vues depuis le fait, qu'en ce niveau du tronc cérébral, le trijumeau pénètre et y apporte les informations relatives à la partie supérieure du corps et, qu'ainsi, le cerveau acquiert l'ensemble des informations dont il a besoin pour créer des cartes globales du corps tout entier.

⁵¹ DAMASIO. A., *L'Autre Moi-Même. Les nouvelles cartes du cerveau, de la conscience et des émotions*, trad. J-L. Fidel, Paris, Odile Jacob, 2012, p. 312.

⁵² L'unité du corps propre ne va pas de soi. Francisco Varela, Alain Berthoz, Jean-Luc Petit ont, entre autres, indiqué les difficultés liées à cette conception unifiée du corps propre dont nous faisons pourtant l'expérience, et la nécessité de faire reposer sur un processus neurophysiologique cette unité fonctionnelle. Dans le cadre de l'approche d'Antonio Damasio, la problématique n'est pas évacuée, mais intégrée dans une certaine conception de la subjectivité. En effet, selon cette dernière approche il existe différents niveaux de subjectivité qui, s'ils sont distinguables dans l'analyse, ne sont pas pour autant séparés dans l'expérience que nous en faisons. Cette conception hiérarchise selon une structuration neuro-anatomique et neurophysiologique les différentes expressions de la subjectivité et génère ainsi une dépendance des niveaux supérieurs aux niveaux inférieurs : ainsi, le soi autobiographique lié aux zones du cortex cérébral les plus récentes du point de vue de l'évolution, impliqueront nécessairement l'activité du soi noyau lié à des substrats neuro-anatomiques d'origine évolutive plus ancienne, activité du soi noyau qui reposera elle-même sur le protosoi, niveau primitif, fondamental et lié à la régulation vitale d'une subjectivité organique.

primordiaux dans l'activité des noyaux du tronc cérébral, c'est-à-dire au sein d'une structure vitale régulatrice indispensable et à la vie organique et à la vie de la conscience⁵³, implique que nous reconnaissons aux sentiments qui en émanent une qualité vitale ou, du moins, une certaine expression vécue de cette vie. La chose est loin d'être anodine, car elle implique de reconnaître à la conscience d'être radicalement⁵⁴ caractérisée comme une dimension auto-affectée de la vie, comme l'expression d'une valeur biologique subjectivement vécue et instituée. Or, s'il est une chose que la réalité de l'omniprésence du pathos vital subjectif traduit explicitement c'est bien la communauté de destin de la subjectivité et de l'organisme devant la mort et pour la vie⁵⁵. Mais plus encore, accorder à la conscience subjective de s'ouvrir primitivement sous la forme d'un sentiment primordial d'existence, implique de reconnaître, dans la transposition phénoménologique que nous proposons ici, que : *toute manifestation phénoménale subjective s'exprime sous la forme de l'affectivité et selon un degré d'existence manifesté sous cette forme*. Autrement dit, et le mode (la forme) et l'état (le degré d'existence) sont entre eux en relation de simultanéité, de telle sorte que l'un ne puisse advenir sans l'autre et, réciproquement : si le sujet existe, il est donc existant sous le mode de l'affect et, réciproquement, s'il est affecté, il existe selon un certain degré d'affection qui manifeste son existence ; et cela nécessairement. Voilà l'essence phénoménologique que traduit le plus immédiatement et sans exception qui soit l'omniprésence du pathos vital subjectif. Les analyses du neurophysiologiste australien Derek Denton portant sur les *émotions primordiales* sont également fort précieuses lorsque, transposées dans notre approche phénoménologique, elles étayent notre concept. Car, plus encore que Damasio ne le

⁵³ Car, la destruction des noyaux du bulbe rachidien du tronc cérébral, tronc cérébral qui est au fondement de la conscience, implique la mort ou, selon que d'autres zones du tronc cérébral soient lésées, impliquer un état végétatif ou un coma.

⁵⁴ C'est-à-dire depuis ses racines les plus profondes.

⁵⁵ Les recherches menées par le neurophysiologiste australien Derek Denton sur les origines de la conscience animale, origines qu'il élabore depuis l'étude de son concept clef des *émotions primordiales*, identifient cette commune destinée de la subjectivité et de son organisme face à la mort et pour la vie. L'auteur y démontre par voies expérimentales et empiriques que l'élément subjectif primordial n'est pas une conscience de soi située relativement à une émotivité organique, mais qu'il est l'émotion elle-même, en l'occurrence, une émotion primordiale dont la manifestation implique que l'organisme subjectif, s'il n'y satisfait pas, sera nécessairement conduit à sa propre perte ; ainsi ces émotions primordiales que sont, par exemple, la soif, la faim, le désir de respirer, et d'autres encore, traduisent des besoins vitaux de l'organisme et sont intimement liées à des comportements instinctifs favorisant leurs satisfactions, assurant ainsi à l'organisme subjectif de conserver son existence dans la vie. L'ouvrage DENTON. D., *Les émotions primordiales et l'éveil de la conscience*, trad. M. Devillers, Paris, Flammarion, 2005 reprend l'ensemble de cette thèse et son argumentation. Son approche, en plus de fonder l'origine de la subjectivité, non pas dans un rapport à l'émotion, mais au sein même de cette émotion, implique de reconnaître, étant donnée la caractérisation de l'émotion primordiale relativement aux instincts, que l'élément subjectif originaire est en quelque sorte restitué à lui-même dans l'auto-affection instinctive de l'organisme vivant : dans notre concept fondamental de l'omniprésence du pathos vital subjectif, le terme « vital » traduit cette dimension instinctive de la subjectivité, c'est-à-dire ce fait qu'il lui est impossible de ne pas pouvoir s'éprouver dans sa chair organique devant la mort et la vie. On notera également, et la remarque est d'importance, que Derek Denton initie ses recherches depuis la conscience animale pour aboutir, ensuite seulement, à la conscience humaine.

suggère, les émotions primordiales de Derek Denton⁵⁶, en tant qu'elles sont *elles-mêmes* l'élément subjectif originaire et qu'elles traduisent un besoin vital de l'organisme dont la non-satisfaction impliquerait nécessairement la mort, ces émotions disais-je définissent une subjectivité instinctive fondamentalement liée aux désirs de vie de son organisme, c'est-à-dire de cet organisme dont les émotions, ne traduisent pas, mais sont immédiatement l'incarnation subjective de sa soif instinctive de vie et dont la satisfaction des besoins relance pour un temps seulement la conservation de cet organisme dans l'existence. Une telle approche explicite assurément, dans le cadre d'une conscience phénoménologique, le caractère vital de la subjectivité s'éprouvant dans sa chair même, ainsi que dans les mouvements de cette vie charnelle dont le corps propre traduit, dans la virtualité vécue de ses pouvoirs kinesthésiques, la réalité phénoménologique⁵⁷. Or, l'auto-affection permanente et omniprésente du pathos vital subjectif dans l'expression incessante et continue des virtualités du corps propre explicite en cette réalité éprouvée de *nos* virtualités la caractérisation phénoménologique fondamentale que nous identifions jusqu'alors, à savoir, que toute subjectivité phénoménologique est toujours simultanément et *la perspective référentielle* et l'élément dont la validation de la structure perspective par la projection de cet élément lui assure d'être réflexivement le fondement originaire du *point de vue*. La structure phénoménologique de la connaissance de soi est donc l'expression d'une double donation : réflexivité projective et projection réflexive⁵⁸, structure par laquelle la subjectivité se manifeste, dans les variations d'état de *son*

⁵⁶ Voir la note 54.

⁵⁷ Il est intéressant d'ailleurs d'observer, dans l'ouvrage de Derek Denton consacré aux émotions primordiales, que J-P Changeux, dans la préface qu'il réserve au livre en question, précise que s'il adhère à la thèse défendue par Derek Denton, il y ajouterait cependant la possibilité d'une planification (et donc d'un délai avant l'acte) liée à l'émergence du besoin vital que traduit l'émotion primordiale correspondante. Autrement dit, il considère l'importance d'une capacité de mise *en perspective spatiotemporelle* d'une intentionnalité dont l'effectuation de l'action correspondrait à la satisfaction du besoin vital de l'organisme affecté par l'émotion primordiale relative à ce besoin. Mais reconnaître en l'émotion primordiale l'élément subjectif originaire c'est, dans le cas de la planification, envisager la projection d'une action directement associée à la subjectivité de l'émotion en question, c'est-à-dire encore, reconnaître que l'intentionnalité ainsi planifiée doit nécessairement être adressée à la subjectivité dont elle projette les actes futurs, tout en reconnaissant qu'à l'origine de cette planification se trouve la manifestation de l'élément subjectif originaire : on retrouve donc ici aussi une explicitation de la structure phénoménologique en perspective de la connaissance.

⁵⁸ Quoique décrit en de tout autres termes, l'*expérience dynamique* de Louis-José Lestocart traduit quelques éléments communs à la double structure phénoménologique que nous décrivons ici : car, dans le champ de l'expérience esthétique et selon une approche dynamique de la perception, il considère que les processus cognitifs de la subjectivité trouvent leur projection corrélatrice dans l'œuvre esthétique alors contemplée et selon les métaphores de laquelle, la subjectivité réflexive peut y ressaisir, sous une forme objective liée à la dynamique de l'objet esthétique, comme l'expression symbolique de sa propre activité perceptuelle sous-tendue par l'activité cérébrale correspondante ; on serait presque tenté ici de parler d'une translation esthétique objectivante de l'activité subjective. Voir, par exemple, LESTOCART. L.-J., *L'expérience dynamique. Complexité, neurodynamique et esthétique*, L'Harmattan, Paris, 2012, pp. 139-144 : « Par récursivité, son action d'observation devient visible ou tout au moins, symbolisée, *mimée* en quelque sorte dans l'œuvre {...} véritable modélisation du percevoir, l'art ici se fait proprement réflexif, interroge la réalité perçue par le spectateur et double celle-ci en lui donnant à voir derechef certaines des opérations *cognitives* stochastiques ayant lieu dans son cerveau. L'expérience quasi insaisissable de ce que l'on produit dans l'acte de voir... »

pathos vital, à elle-même pour ce qu'elle est et, plus précisément, pour ce qu'elle est en perspective d'elle-même ; voilà ce qu'est la conscience de soi phénoménologique. Autrement dit encore, cette dernière constitue une virtualité de la subjectivité s'y affectant nécessairement comme une *position originnaire* relativement à laquelle l'esquisse spatiotemporelle que dessine l'extension de sa chair (la puissance kinesthésique de son corps propre⁵⁹) la restitue à elle-même dans une projection focale qui ne peut que lui être corrélative⁶⁰ ; or, cette subjectivité nécessairement en perspective s'éprouve le plus immédiatement qui soit dans les termes de l'auto-affectivité que nous avons déjà eue l'occasion de qualifier à plusieurs reprises. Cependant, c'est un fait étrange que cette extension charnelle par laquelle les virtualités kinesthésiques du corps propre sont fait nôtres selon les perspectives que nous leur donnons. Car, à y regarder de plus près, nous renvoyons aux portails sensoriels⁶¹ la position originnaire *depuis* laquelle et *en* laquelle nous percevons et

⁵⁹ Celle par laquelle la double origination de la subjectivité en une perception perspective trahira cette activité par des oscillations corporelles dont nous avons pu apprécier brièvement les analyses posturographiques initiées par Zoï Kapoula et ses collègues.

⁶⁰ Dans le cadre de l'analyse des saccades oculaires, différents cadres de référence peuvent être utilisés pour coder une information spatiale relative, par exemple, à la détection d'un objet dans l'environnement. Ces cadres de référence ont donc pour fonction de définir l'espace dans lequel ce codage va être effectué. Or, la définition des espaces se fait nécessairement dans une relation au sujet : soit en l'*instaurant* comme l'élément central déterminant les positions relatives des objets directement par rapport à lui et/ou des objets entre eux et par rapport à lui (cadre de référence égocentrique), soit en l'*instaurant* comme un élément « externe » mais relatif à un espace contenant des indices visuels dont les positions spatiales sont non-dépendantes des mouvements oculaires et/ou des mouvements corporels du sujet, mais dont, au contraire, la permanence et la stabilité des positions des objets dépendent desdites positions des indices visuels relativement à la détection desquelles le sujet retrouve les positions des objets cibles (cadre de référence allocentrique). Le cadre de référence égocentrique est donc nécessairement centré sur le corps du sujet ou sur l'une de ses parties, en l'occurrence, les yeux et, plus précisément selon les positions des objets perçus sur les rétines (cadre rétinotopique) ; le cadre de référence allocentrique est dit « non-rétinotopique » en ce sens que les signaux non-visuel (la position de la tête relativement au tronc ou la position des yeux relativement à leurs orbites) sont utilisés par le cerveau pour coder la position d'une cible visuelle par rapport à d'autres repères visuels extérieurs assurant, comme nous l'avons dit, par la structuration de l'espace les comprenant la permanence des relations entre les objets de cet espace. Autrement dit, et là est notre point, la dimension référentielle du cadre spatiale de ces analyses ne peut véritablement s'opérer qu'à la condition d'être relative aux puissances corporelles de la subjectivité puisque, précisément, ces dernières instaurent, dans le cadre égocentrique comme allocentrique, une forme de relativité de la structuration spatiale dont la vérification des positions relatives des objets qu'elle esquisse devra nécessairement dépendre de ces virtualités subjectives : soit en se centralisant autour d'elles, soit en faisant dépendre la permanence et la stabilité de ces positions relativement à une subjectivité, mouvante ou non, capable de les reconnaître comme telles, puisque, précisément alors lesdites permanence et stabilité des positions seront comme les indices par l'intermédiaire desquels une cible sera localisée relativement à elles. Or, pour qu'une telle validation soit possible, pensons-nous, il faut nécessairement que toute forme spatiotemporelle soit une *perspective* spatiotemporelle, à savoir, une forme de connaissance au sein de laquelle la « corrélation réflexive » de la subjectivité originée, soit réflexivement depuis sa projection focale comme le fondement relativement auquel la forme spatiotemporelle se structure, ou soit en cette projection focale comme projection de son origine et toujours relativement à laquelle la forme spatiotemporelle s'organise, qu'une telle validation par une telle forme de connaissance disais-je, s'auto-légitime donc par la reconnaissance d'une subjectivité référentielle s'instaurant comme telle par les possibilités même que lui offre cette forme *en perspective* de la connaissance. Et, nous l'avons observé déjà, les virtualités de la subjectivité s'éprouvent de manière omniprésente selon le mode d'une auto-affectation du corps propre dont les extensions de la chair et les esquisses affectives des spatiotemporalités qu'elles décrivent expriment lesdites virtualités subjectives.

⁶¹ Portails sensoriels qui, comme nous l'avons vu, ne sont aucunement réductible à un sens, ni même à une somme ou une intégration d'informations sensorielles en provenance de différents sens. Les portails sensoriels

nous nous sentons percevoir, et ce, comme à l'origine de la réalité objective : or, si nous nous sentons percevoir en ce lieu, c'est précisément que nous ne pouvons pas y être exclusivement. Car, sinon ce lieu serait total et indifférencié, absolu et non-relatif, mais comme chacun l'expérimente aisément, il n'en est rien : nous nous expérimentons en tel ou tel portail sensoriel toujours relativement à une subjectivité qui semble s'y être projetée tout en ayant tenu simultanément une position originaire depuis laquelle elle s'est initiée, mais relativement à laquelle aussi cette situation en ces portails lui apparaît toujours comme une *mise en situation*, c'est-à-dire comme une *mise en perspective* à l'origine de laquelle elle se trouverait et relativement à la lecture de laquelle l'ensemble des éléments contenus par cette perspective, en ce y compris l'objet immédiat (par exemple, les yeux ou n'importe quelle partie de notre corps objectivement donnée ou subjectivement vécue), se destinera *exclusivement*. C'est là l'expression de la structure phénoménologique de la connaissance que nous avons déjà caractérisée. Mais cette expérience, aussi fascinante soit-elle, est, somme toute, des plus communes qui soient, car elle est, en fait, l'expression d'une loi phénoménologique. Elle traduit cependant une belle problématique, car si nous ne nous éprouvons jamais *exclusivement* en une partie de notre corps et en ses pouvoirs, nous ne souffrons jamais non plus d'une expérience vécue divisée et fragmentée selon que nous nous instaurions ici ou là. Sans doute cette unité vécue est-elle due à la dynamique du corps propre, c'est-à-dire relative à la dimension active par laquelle la perception et, plus généralement, l'expérience se compose. Mais, plus précisément encore, cette composition unifiée de l'expérience est le fruit d'une relativité de positions instaurées par un acte subjectif d'origination dans les portails sensoriels, et dont les virtualités desquelles esquissent une perspective charnelle exprimant directement le corps propre qui s'y déploie selon une forme spatiotemporelle activement produite. À ce titre, ces virtualités kinesthésiques du corps propre traduisent les expressions particulières de l'état général de la subjectivité qu'est l'omniprésence du pathos vital subjectif, et sur le fond duquel elles se détachent dans un effort dont la tension semble incarner le « mouvement du pathos vital subjectif » lui-même. Cependant, il ne s'agit pas là *du* mouvement du pathos vital subjectif, mais de l'*un* de ses mouvements potentiels que nous

sont évidemment liés au corps, mais ils traduisent ses puissances, comme dans le cas rapporté des neurones bimodaux, par exemple. Aussi, ne faut-il jamais considérer que leur situation en un organe des sens est une situation localisée objectivement en cet organe : il s'agit bien plutôt de les considérer comme des puissances constituant activement une forme spatiotemporelle directement déterminées selon les aptitudes et les virtualités kinesthésiques du corps propre. Cela signifie, par exemple, que lorsque nous disons voir à l'aide de nos yeux et que c'est *en* et en *nos* yeux que *nous* voyons, en réalité le seul organe de la vision ne pourrait satisfaire à cette tâche, laquelle est bien plutôt la résultante d'interaction caractérisées dans le système vestibulo-oculaire. Dans son ouvrage, *Le Sens du Mouvement*, Alain Berthoz lui réserve d'ailleurs une magnifique analyse relevant, entre autres, les contributions anticipatives de ce système dans le cadre de la perception.

vivons sous l'apparence d'une tension entre une origination localisée et une virtualité non localisée⁶² *depuis laquelle* la tension de cet effort semble se déterminer. Or, comme nous l'avons observé, cette tension efforcée ne peut être, réellement, à l'origine de la subjectivité, bien qu'elle semble l'être pourtant, car elle ne sera toujours que l'expression d'une extension pathétique de ladite subjectivité qu'à la condition que, simultanément, la subjectivité puisse s'y réfléchir comme y étant, à elle-même, sa propre projection, c'est-à-dire comme s'y instaurant, en même temps, comme l'origine immédiate et réfléchie de cette projection dans cette tension. Si d'aventure nous nous posions la question de savoir comment des projections en positions subjectives multiples paraissent pourtant toujours relatives à une unique subjectivité, nous pourrions répondre, alors, en faisant remarquer que : soit (1) le caractère *attentionnel* de toute perception assure la convergence de positions subjectives projectives multiples en un unique point relativement auquel et, du fait de l'attention qui y est consacrée, la subjectivité autoréférentielle s'identifie à cet instant ; soit (2) en mobilisant, à la manière de l'hypothèse d'Alain Berthoz, qu'il doit exister quelque chose comme un sens du mouvement relativement auquel l'ensemble des organes sensoriels s'unifient, de telle sorte donc que l'unité du corps propre constitue l'expression d'une projection unifiée, quand bien même les composantes élémentaires de ce corps propre seraient multiples : dans un cas comme dans l'autre il y a donc un *ce* phénoménologique autour duquel se *concentre* la multiplicité ; et, aussi complexe soit-elle, est-ce sans doute toujours la subjectivité.

Références bibliographiques

1. BERTHOZ. A., *Le sens du mouvement*, Paris, Odile Jacob, 2013
2. BERTHOZ. A. & PETIT. J-L., *Phénoménologie et physiologie de l'action*, Paris, Odile Jacob, 2006.
3. BUSER. P., *Neurophilosophie de l'esprit. Ces neurones qui voudrait expliquer le mental*, Paris, Odile Jacob, 2013.
4. DAMASIO. A., *L'Autre Moi-Même. Les nouvelles cartes du cerveau, de la conscience et des émotions*, trad. J-L. Fidel, Paris, Odile Jacob, 2012.

⁶² Puisque, nous l'avons vu, non localisable, au sens où cela ne signifierait rien. Car : elle est toujours en localisation d'elle-même en même temps qu'elle localise, mais aussi du fait qu'elle n'est jamais d'emblée donnée ici *ou* là, mais bien toujours comme ici *et* là sans pourtant y être en même temps réductible adéquatement, car conformément au principe d'irréductibilité et d'indissociabilité de la relation constitutive sujet – objet cela ne se pourrait sans engendrer de contradictions épistémologiques.

5. DAMASIO. A., *Le Sentiment même de soi. Corps, émotions, conscience*, trad. C. Larssonneur et C. Tiercelin, Paris, Odile Jacob, 2002.
6. DAMISCH. H., *L'origine de la perspective*, Paris, Flammarion, 1987.
7. DENTON. D., *Les émotions primordiales et l'éveil de la conscience*, trad. M. Devillers, Paris, Flammarion, 2005.
8. KAPOULA. Z & LESTOCART. L (dir.), *Esthétique et complexité : Création, expérimentations et neurosciences*, Paris, CNRS Editions, 2011.
9. KAPOULA. Z & LESTOCART. L & ALLOUCHE. J-P. (dir.), *Esthétique et complexité II : Neurosciences, évolution, épistémologie, philosophie*, Paris, CNRS Editions, 2014.
10. LESTOCART. L-J., *L'expérience dynamique. Complexité, neurodynamique et esthétique*, L'Harmattan, Paris, 2012
11. MERLEAU-PONTY. M, *Œuvres*, Paris, Gallimard, 2010
12. RIZZOLATTI. G. & SINIGAGLIA. C., *Les Neurones miroirs*, Paris, Odile Jacob, 2011
13. VARELA. F & THOMPSON. E & ROSCH. E., *L'inscription corporelle de l'esprit : sciences cognitives et expérience humaine*, trad. V. Havelange, Paris, éd du SEUIL, 1993.
14. Thèse de doctorat de Marine Vernet ; Coordination des Mouvements Oculaires dans l'Espace 3D chez l'Homme : substrat Cortical Etudié par TMS, sous la direction du Professeur Zoï Kapoula, Université Paris 6 Pierre et Marie Curie, Ecole Doctoral Cerveau Cognition Comportement spécialité : Neurosciences Cognitives, 2009.